

En cliquant sur n'importe quelle des rubriques du "Sommaire" vous accédez directement à la section désirée -
il se peut que certains numéros de page soient approximatifs.
Vous avez aussi accès à un bouton "Sommaire" sur tous les bas de page pour revenir directement au sommaire

Sommaire de la revue du CEP N° 27

Les faits sont-ils têtus ?	Dominique Tassot	2
La transmission des messages vivants	Hubert Saget	6
L'incidence des erreurs scientifiques sur la crise de la foi	Guy Berthault	23
La confession de Rakovski (2 ^{ème} partie)	Dr Landowsky	34
Les dinosaures d'Acambaro (1 ^{ère} partie)	Dennis Swift, Ph.D.	48
Au Commencement ...		59
Une profession de foi naturaliste	Père Emmanuel	61
Les versets colériques du Coran	Théophile Desailles	66
Papillons et teignes conçus de façon raffinée	R. Cambridge	73
COURRIER DES LECTEURS		79
Humblement, tous les jours	Ghislain Van Houtte	81
<i>La Passion de Jésus,</i>	par le Dr Jean-Maurice Clercq	82

Les faits sont-ils têtus ?

Dominique Tassot

Résumé : La science nous est présentée comme une démarche « hypothético-déductive » : chaque hypothèse, avec son cortège de déductions et de calculs, est confrontée aux faits. Elle se trouve alors validée ou rejetée. Mais la réalité de la pratique scientifique est souvent fort éloignée de cette belle « théorie de la science ». On le constatera dans ce numéro sur plusieurs exemples tirés de la biologie, de la géologie et surtout la préhistoire. Ainsi tous les faits qui évoquent la coexistence des dinosaures avec l'homme sont soigneusement niés. De la sorte ces présupposés généralement admis que Maurice Allais appelle les « idées établies », l'emportent souvent -du moins dans un premier temps- sur les faits qui leur apparaissent contraires. Mais cela ne devrait pas nous surprendre puisque la science est faillible, comme toute activité humaine.

Il est une sorte de justice immanente selon laquelle les faits désagréables finissent toujours par remonter à la surface. Certes « *la politique*, disait Fabre Luce, *c'est l'art non de résoudre les problèmes, mais de faire taire ceux qui les posent* ». Mais au-dessus de cet **art**, si nécessaire pour donner aux dirigeants le temps de mettre en place des solutions, il existe une **science** politique soucieuse, elle, d'anticiper et de charger le présent du souci du futur : « *gouverner, c'est prévoir* ».

Une telle soumission aux faits est-elle transposable dans les sciences ? La question peut d'abord sembler absurde : nous avons tous appris que la science était « hypothético-déductive », que la confrontation -fût-elle tardive- avec les faits, constituait l'essence même de la méthode scientifique, le critère suprême validant ou récusant toute théorie !.. Or précisément, cette vision de la science est elle-même une théorie de la science qui demande à être vérifiée ; et nous allons voir dans ce numéro du *Cep* que bien des disciplines, biaisées par quelques idées fausses (celles que Maurice Allais appelle les « vérités établies »), ont à leur disposition des stratégies et des tactiques très efficaces pour contourner les faits polémiques. Ces derniers faits font progresser la science (dès lors qu'on s'emploie à les incorporer) mais, bien souvent, restent ignorés car ceux qui pourraient les faire connaître n'y ont aucun intérêt.

Les lois d'Adrian, présentées dans l'article d'Hubert Saget nous donnent une première technique utilisable pour désamorcer un fait polémique. Adrian a mis en évidence une propriété remarquable de l'influx nerveux : on peut l'affaiblir par une action chimique, telle l'action du chloroforme provoquant un sommeil artificiel.

Mais il faut que l'anesthésiant agisse tout près de sa cible : si le nerf est suffisamment long, l'excitation finit par reprendre toute sa force, passée une

certaine distance au-delà du point de vaporisation de l'éther. Cette faculté étonnante, analogue à la restauration permanente de l'organisme par le système immunitaire, ou encore à la reconstitution des tissus blessés, est trop indéniable pour être écartée. Elle contredit cependant la théorie de l'information autant que le deuxième principe de la thermodynamique, la loi d'entropie croissante : un message affaibli ou déformé se transmet dans l'état dégradé qui est devenu le sien et ne saurait retrouver sa force ou sa forme originelle (par définition inconnue de récepteur en aval). Le fait, ici, n'est donc pas nié ; il est même pompeusement baptisé du nom de « loi », à la manière dont on parle du « théorème » d'Archimède. Mais l'occultation porte sur l'interprétation du fait. On se garde bien, contrairement aux considérations magistrales qu'en induit Hubert Saget, d'en tirer la conséquence inévitable : l'être vivant n'est pas une machine prodigieusement complexe ; il opère tout autrement, et les théories matérialistes restent impuissantes pour expliquer tant son fonctionnement que son origine.

Cette transcendance de l'information sur la matière, est reprise et théorisée par Werner Gitt dans son article. Cette fois d'une manière générale, les faits informationnels appellent à dépasser le matérialisme et le naturalisme pour admettre l'existence d'un Emetteur primordial à l'œuvre dès le début de l'univers. On mesure ici quelle victoire pour l'esprit humain fut acquise au Kansas, en 1992, lorsque diverses associations de parents (partisans du « design », catholiques et créationnistes) ont obtenu – contre l'avis des universitaires – que la définition de la science dans les programmes scolaires soit modifiée pour devenir la suivante :

« Science : activité humaine consistant à rechercher des explications logiques à ce que nous observons dans le monde autour de nous ». L'adjectif « logiques » a remplacé « naturelles » (cf. *Le Cep* n°13, p.7). Ainsi le surnaturel retrouve-t-il sa place légitime parmi les facteurs explicatifs dont la science, si elle veut accueillir tous les faits, ne peut se passer.

La rétrospective historique proposée par Guy Berthault, évoque une autre technique de contournement : légiférer sur l'exception, et négliger, comme un cas très particulier, ce qui est le fait général.

Le principe de superposition, qui régit encore presque toute la géologie des roches sédimentaires, affirme que les couches supérieures se sont formées après les couches inférieures d'un dépôt. L'idée paraît d'une telle évidence qu'elle se passe même de démonstration. Et de fait il a fallu attendre deux siècles pour que des expériences viennent valider (et en réalité infirmer) ce principe. C'est

que le dépôt **vertical** en eau calme, comme celui que fait l'enfant laissant tomber du sable au fond d'un verre d'eau, est exceptionnel dans la nature.

Les sédiments ne tombent pas du ciel ; ils gagnent le large à la faveur d'un courant horizontal d'abord assez rapide pour les avoir entraînés, ensuite assez ralenti pour les laisser se déposer, chaque grain selon sa taille et sa densité. Les facteurs mécaniques sont donc indispensables pour expliquer 95 % des roches sédimentaires ; mais on les a négligés et remplacés par une fiction si séduisante qu'elle a échappé à la vérification expérimentale.

Avec les dinosaures d'Acambaro, se démasque une science colossale aux pieds d'argile - c'est le cas de le dire ! En effet, sur 33.000 statuettes de céramique découvertes en 5 ans de fouilles au Nord de Mexico, 800 environ représentent diverses espèces de dinosaures dont certaines n'étaient ni décrites (l'iguanodon) ni même connues (le stégosaure) à l'époque (1945-1950). Les indices d'antiquité (patine, érosion, gisement à 6 pieds de profondeurs enchevêtré parmi les racines de grands arbres), la datation par thermoluminescence, la valeur artistique, tout concourait pourtant à y reconnaître l'œuvre d'une culture précolombienne comme il en existe une vingtaine en Amérique latine.

Une mission archéologique dépêchée de Mexico, ayant elle-même choisi le lieu et procédé à des fouilles, déterra des figurines semblables et conclut à l'authenticité de la découverte. Mais, de retour à Mexico, l'expert officiel entrevit tout l'enjeu et recula : selon son rapport écrit il s'agissait nécessairement de faux, puisque l'homme ne vivait pas encore à l'époque des dinosaures. A l'appui de la thèse du faussaire, aucun autre argument. A l'appui de l'authenticité, toutes les preuves requises. Mais un fait contraire à une « vérité établie » n'a sa place ni dans les articles savants, ni dans les communications académiques.

Les mêmes faits ont pourtant suffi à un juge pour reconnaître l'authenticité des figurines et condamner un fouilleur clandestin pour vol du patrimoine national. Ces mêmes faits sont écartés sans discussion par les autorités académiques qui n'hésitent jamais à se constituer à la fois juge et partie.¹

C'est ainsi que la science officielle a bien du mal à se conformer aux données factuelles, à les recueillir avec cette soumission attentive qui fait le vrai découvreur. Les non-dits volontaires, les compte-rendus biaisés, les refus de prise en compte, les interprétations insuffisantes, les attaques personnelles, les

¹ Le cas des objets découverts à Glazel, en France, est emblématique. Il aura fallu plus de 100 ans pour que leur authenticité finisse par être admise ; ils attestaient l'existence d'une écriture en Occident, à une époque où les « experts » n'admettaient l'écriture qu'en Orient (cf. *Le Cep* n°8).

jugements sans appels, etc., sont autant de procédés malheureusement trop fréquents dans les sciences.

C'est que la science est une activité humaine : elle reflète donc les travers, les mesquineries, les faiblesses de la chétive créature que nous sommes. Mais il y a plus, le refus de reconnaître la vérité, lorsqu'elle se présente avec tous les traits de l'évidence, est la forme savante du péché contre l'esprit, la plus grave en un sens puisqu'elle attente à la raison et à l'intellect, cette faculté sublime en laquelle les penseurs médiévaux voyaient l'image de Dieu en l'homme.

* * * * *

SCIENCE ET TECHNIQUE

« Les rationalistes fuient le mystère
pour se précipiter dans l'incohérence »

(Bossuet)

La transmission des messages vivants

Hubert Saget

Résumé : Après avoir présenté la transmission parfaite du message héréditaire, qui abolit l'usure du temps (cf. *Le Cep* n°26), l'auteur en vient à un autre privilège de la vie : l'abolition de l'espace. L'être vivant est un tout organique au sein duquel la distance se trouve effacée : chaque parcelle est comme présente à toutes les autres. C'est ainsi que des molécules dispersées dans le milieu cellulaire viennent mystérieusement occuper leur juste place pour reconstituer le brin complémentaire lors de la division cellulaire. C'est ainsi que sur une fibre nerveuse, l'excitation, affaiblie en passant dans des vapeurs d'éther, retrouve toute sa force au-delà de la zone affectée. C'est la « *conduction sans décrement* », alors qu'un signal électrique inerte s'affaiblit toujours avec la distance ou les parasites. On comprend par là comment la vie organique transcende radicalement les lois de la nature inerte et ne peut donc en être issue.

Dans la description *princeps* qu'ils donnaient de la double hélice d'A.D.N. dans la revue *Nature*, Watson et Crick soulignaient le caractère paradoxal du transfert du « message héréditaire » opéré par son intermédiaire :

1. Dans le sens longitudinal de l'hélice, absence totale de contrainte : la présence d'une base donnée n'apporte aucune restriction à la nature de la base voisine. On a cherché s'il n'existerait pas une loi biochimique réglant la succession des bases, s'il n'y aurait pas une périodicité, une prévisibilité du fragment de texte suivant à partir du précédent, mais il n'y en a aucune. On sait que la redondance tue l'information : ici au contraire, la séquence de nucléotides est « libre » à l'égard de toute contrainte biochimique, et cette liberté lui confère le pouvoir de transporter le maximum d'information.

Dès ce stade, transparait le rapport intime de la vie avec la liberté¹.

¹ Ndlr. A travers cette liberté « locale » se réalise néanmoins une harmonie supérieure, d'ordre mathématique, comme l'a montré Jean-Claude Pérez dans des travaux occultés car ils remettent en cause les O.G.M. (cf. *L'ADN décrypté, le Supra-code de l'ADN*, éd. Marco Pietteur, Embourg, 1997, préface de Jean-Marie Pelt).

Comme un texte génial, la succession des « lettres » du texte génétique ne se laisse réduire à aucun déterminisme.

Saint Simon, qui en dix mille pages n'a jamais rien écrit de pauvre ni de terne, fait ainsi le portrait du duc de Villars : « *C'était un assez grand homme brun avec une physionomie ouverte et sortante, et véritablement un peu folle* ». Proust, au sujet de cette phrase, remarquait : « *Quel déterminisme permettrait, à partir du début de la phrase, d'en prévoir la fin ?* »

Le texte du message génétique, lui non plus, ne peut être prévu ni réduit.

2. Dans le sens transversal de l'hélice, au contraire, absence totale de liberté : une base étant donnée, l'autre « *is automatically determined* », écrivaient les auteurs. En face de l'Adénine, il y a toujours la Thymine, en face de la Guanine, toujours la Cytosine.

De cette paradoxale synthèse de contrainte et de liberté, vont résulter d'une part la capacité, pour le message d'être porteur de l'information la plus imprévisible et la plus riche, d'autre part son impeccable transfert.

Car de cette rigoureuse complémentarité des bases, il résulte qu'une chaîne étant donnée, l'autre est automatiquement déterminée, elle aussi. De sorte que dans la « duplication » de l'hélice, qui s'ouvre comme une « fermeture-éclair », chaque brin va devenir « molécule-mère », qui va susciter sa réplique, sous la forme d'une « molécule-fille », qui sera son parfait contre-type.

La molécule-mère va donc devenir la « cause » parfaitement dominatrice, d'un « effet » parfaitement docile.

Contrairement à ce qui se passe dans le monde extérieur, la transition s'effectue donc sans la moindre perte d'information : dans le choc des boules de billard, quelque chose se transmet, mais quelque chose aussi se perd, du mouvement de la première bille, dans celui de la seconde, et la quantité de mouvement transformée par le choc en chaleur, mesure la dose de « non-transparence » de la relation causale. De sorte que de proche en proche, le mouvement s'atténue et meurt, l'énergie noble de translation, se trouvant intégralement dégradée en chaleur, énergie désordonnée.

En revanche, le transfert de l'information génétique, pourtant incomparablement plus complexe, s'accomplit sans le moindre déficit. Mais il faut voir à quel prix est obtenue cette parfaite docilité : pour que le message soit transmis, il faut que chacun des brins de l'hélice joue le double rôle de « cause efficiente » et de « cause formelle », qui se subordonne une matière

parfaitement obéissante. Cette matière est constituée des petites molécules dispersées dans le milieu, bases, sucres, phosphates, à partir desquelles va être reconstruit le brin complémentaire. Et voici que ces petites particules, innocemment réparties dans l'espace, comme les ouvriers de la dernière heure de l'Evangile, qui n'avaient pas encore trouvé de maître, perçoivent à distance l'appel de la molécule-mère, et viennent sagement se ranger et s'ordonner pour former la molécule complémentaire, comme les pierres de Thèbes à l'appel de la lyre d'Amphion; le phénomène étant bien sûr contrôlé par les enzymes « duplicase » et « réplique », elles-mêmes programmées dans l'A.D.N., « démons de Maxwell » de cette transmission, comme les nomme très justement Jacques Monod.

C'est donc au prix de **cette attraction sélective à distance**, que peut s'effectuer ce parfait transport de l'information, sans que l'espace ni le temps ne parviennent à mordre sur elle, qui échappe ainsi à l'impératif décret du second principe.²

Or ce phénomène d'attraction quasi magique n'a évidemment aucun analogue dans le domaine technique. Il s'accomplit d'ailleurs à d'énormes distances, plusieurs millions de fois l'ordre de grandeur moléculaire.

En lisant Von Neumann (*Théorie des automates auto-reproducteurs*), on voit bien qu'il y a là l'un des obstacles infranchissables, sur lesquels vient buter **toute** tentative artificielle d'imiter la **reproduction naturelle**. C'est l'« usine automatisée capable d'aller chercher et d'assembler les matériaux de l'environnement », pour reconstruire un automate analogue à elle-même, qu'il faut bien imaginer pour que la technique puisse imiter la vie. On sent bien que ce n'est qu'un rêve, car comment l'homme pourrait-il créer l'analogue de cette attirance sélective à distance, force de synthèse dont il ne sait même pas comment elle fonctionne ni ce qu'elle est ; force intelligente, négatrice une fois de plus de la négation due à l'espace, force, il faut le dire, « hyperphysique », pour parler comme Newton au sujet de la gravitation. Car il ne faut pas moins qu'une puissance transphysique pour contrarier les effets de cette loi, elle vraiment physique, de notre univers, qu'est le second principe, négatif, dispersant, mortel.

Mais voici le brin complémentaire reconstitué, et engagé dans une nouvelle duplication-réplication ; alors cet « effet », tout à l'heure parfaitement docile à

² Ndlr. Pour comprendre comment la transmission des messages génétique échappe ainsi, grâce à sa complexité, à la loi universelle de dégradation de l'énergie (ou de l'information), lire le précédent article d'Hubert Saget dans *Le Cep* n°26 : « *La théorie de l'information et les êtres vivants* ».

sa cause, va à son tour exercer les prérogatives causales, et de parfaitement dominé devenir à son tour intégralement dominateur. De sorte que les notions de cause et d'effet se licencient d'elles-mêmes, au profit de l'idée d'une « information », qui passe à travers la matière, et qui en définitive produit la perpétuation de la vie, et permet au vieux Mauriac de constater qu'il est à quatre-vingts ans « le même » que l'enfant qui jouait aux billes à sept ans dans sa propriété de Malagar.

Ce mode - inimitable - de transport de l'information, se retrouve à tous les niveaux d'organisation du vivant ; il fut particulièrement mis en évidence par les classiques « lois d'Adrian », relatives à la conduction nerveuse.

A ce sujet, que l'on me permette une remarque.

Nous associons, par habitude, à l'idée de loi celle de nécessité, et l'on fait gloire à Montesquieu de sa définition de la loi, « *rapport nécessaire, qui dérive de la nature des choses* ».

Mais loin que les lois d'Adrian soient nécessaires, elles sont le signe d'une technique vitale par laquelle la vie résiste et s'oppose au nivellement, lui seul nécessaire, de tous les messages qui se dégradent partout ailleurs.

Ces lois, nul ne les a vues écrites nulle part ; elles sont seulement inscrites dans les faits, dont elles traduisent la singularité du comportement ; et l'on pense au mot de Pascal, toujours sceptique, et à juste titre ici : « *Quand nous voyons un effet arriver toujours le même, nous en concluons une nécessité naturelle, comme qu'il sera demain jour, etc... Mais souvent la nature nous dément, et ne s'assujettit pas à ses propres règles* » (Pensée n° 91, éd. Brunsvicg). Et encore : « *J'ai grand peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature* » (n° 93).

En vérité, les lois de la conduction nerveuse, loin d'être nécessaires, sont libératrices à l'égard de la nécessité qui prévaut partout ailleurs, d'une décroissance inexorable de tous les messages artificiellement transmis.

Mais que sont donc les lois d'Adrian, encore nommées « *lois de conduction sans décrétement* » ?

On parle beaucoup aujourd'hui de la fonction « intégratrice » du système nerveux, qui fait de l'organisme une totalité unifiée et consciente. C'est par ces lois qu'elle se réalise.

Elles stipulent que la fibre nerveuse « *ne conduit pas l'influx de façon passive à la manière d'une onde élastique ou d'une onde sonore dans un tuyau contenant de l'air (il y aurait alors « décrétement », c'est-à-dire que l'influx diminuerait avec la distance parcourue)*.

La fibre nerveuse conduit l'influx de façon active. L'influx nerveux est le produit du métabolisme même du nerf en chacun de ses points, restant en

chacun de ses points égal à lui-même. Il garde une valeur constante tout au long de la fibre normale, et, si son passage est gêné en un point, il va ensuite reprendre sa valeur normale : c'est la conduction sans décrement ».

J'ai cité les termes mêmes du cours de physiologie de deuxième année de médecine (Ed. A.G.E.M.P., Paris, 1963).

Qui ne voit que la notion même de « loi », qualifiée de « sans décrement » (terme anglo-saxon francisé qui veut dire décroissance), ne fait que souligner le caractère exceptionnel d'une transmission qui n'obéit pas à cette autre loi, elle toute claire et intelligible, de la dégénérescence « normale » de l'information dans notre monde ?

Mais arrêtons-nous à ce terme de conduction « active », expressément employé par le physiologiste (ici le Professeur J.L. Parrot, qui fut d'ailleurs Président international des sociétés de physiologie). Ce terme est utilisé pour distinguer le mode de transfert du message nerveux, qui le rend si différent de la conduction « passive » exercée par un vecteur inorganique, un fil téléphonique par exemple.

Il y voit, et il faut y voir l'indice de l'hétérogénéité des deux sortes de conduction : l'une, artificielle, s'effectuant dans l'espace et le temps de l'accident et du hasard, dont elle subit l'invincible érosion ; l'autre au contraire, naturelle, s'accomplissant certes encore dans l'espace, mais **dans l'espace clos de l'intériorité organique, où la distance métrique perd son pouvoir séparateur.**

Le vecteur inorganique, fil téléphonique, câble hertzien, tuyau d'orgue, est certes déjà un remède à la distance. Mais il y remédie imparfaitement, il ne peut éviter de payer à l'espace un impôt frappé à ses armes, sous la forme de l'usure, qui à la longue détruira entièrement le message.

Le nerf au contraire est le parfait remède à la distance qui se trouve par lui parfaitement abolie, de sorte que s'il subsiste encore à l'intérieur de l'organisme, de la distance « métrique » il n'y a plus de distance « ontologique »³, car c'est ainsi que se constitue en nous l'« unité » qui est le vrai sens de l'être vivant.

Le nerf conduit l'influx de façon dynamique, en le prenant en quelque sorte à son compte.

« Passif » - « actif ». Entre ces deux termes, il y a toute la distance qui sépare l'ordre de l'« objet », abandonné à lui-même, et celui du « sujet », gardé, préservé, au moins pour un temps, de son appartenance à l'espace, rassemblé, unifié au seuil de l'espace ; *«soyez dans le monde comme n'y étant pas»* : ce

³ « Ontologique » : de l'ordre de l'« être ».

précepte évangélique se trouve, à son niveau d'infrastructure, déjà réalisé par la vie.

Mais voici deux expériences classiques d'Adrian, qui soulignent encore la différence des deux mondes.

1. Sur un tronc nerveux, on dispose en un point une sorte de boîte qui contient des vapeurs d'éther. On porte une stimulation « en amont » de la boîte, et on dérive les potentiels d'action de part et d'autre de la boîte en A et B.

Dans la boîte même, on place deux électrodes E1 et E2 fixées dans le nerf.

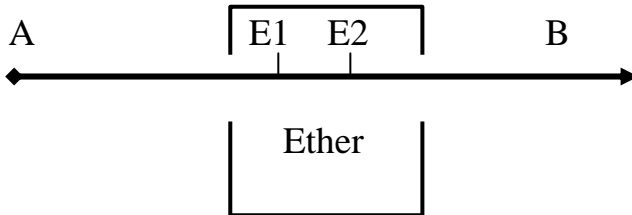


Fig. 1

L'amplitude des potentiels d'action est diminuée en E1 et E2. Elle est plus élevée en A, et si B est suffisamment éloigné de la boîte contenant les vapeurs toxiques, le potentiel est intégralement reconstitué en B, après la traversée par le nerf de la zone éthérée.

2. Un nerf très long qui commande un muscle capable de se contracter, est soumis à une intoxication de la même manière que dans l'expérience précédente, mais en deux zones d'égale longueur. On porte une stimulation en A (en amont des deux boîtes) et une autre stimulation en B (dans la portion de nerf située entre elles, donc à un endroit plus proche du muscle).

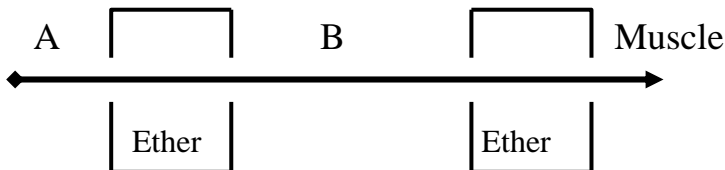


Fig. 2

S'il y avait « décrétement », la stimulation en A à un certain moment ne serait plus efficace sur le muscle, alors qu'elle pourrait encore l'être en B. L'expérience montre que la contraction est obtenue dans les deux cas à partir d'un seuil rigoureusement identique, ce qui signifie qu'il n'y a aucun décrétement. Dans la zone anesthésiée, la grandeur de l'influx décroît, mais **lorsqu'il atteint une partie saine, il se reconstitue intégralement.**

Le potentiel d'action fléchit alors que l'onde progresse dans la zone anesthésiée, mais s'il a gardé une amplitude d'un vingtième seulement de sa valeur d'origine, il reprend son intensité initiale dès qu'il atteint une région saine de la fibre nerveuse.

Le compte-rendu de ces expériences, de neurophysiologie rend le son un peu neutre et plat des exposés scientifiques. Son intérêt est pourtant capital pour le sujet qui nous occupe.

Car elles révèlent le message nerveux comme appartenant à un univers absolument différent du monde extérieur de l'espace et du temps « ouverts » qui se définit au contraire par l'incapacité de préserver et de transmettre l'information qui lui est confiée.

Dans ce mode de transfert singulier, on retrouve le privilège d'invariance, de liberté, de négation de la distance lui permettant de définir la vie comme « *l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort* », pour reprendre la célèbre formule de Bichat.

La vie est elle-même un message, irréfutablement transmis, de génération en génération, et il ne faut pas être surpris d'y rencontrer, à tous les niveaux le même caractère exceptionnel, de transfert de l'information, inexplicable, et inimitable par la technique.

Grâce à ce mode unique de transmission, tous les points de l'organisme coexistent en un seul, la distance visible qui les sépare encore, se trouve entièrement dominée, survolée, réduite par la synthèse unifiante opérée ainsi.

On n'explique pas, certes, mais on comprend que cet univers de positivité plénière du corps vivant soustrait à sa dispersion, puisse être vécu comme « *vie silencieuse des organes* », pour reprendre le mot de Leriche, dans l'unité de silence et de transparence qui correspond à la «santé», dans le sentiment de bien-être qui traduit intérieurement la réussite du geste liant de la vie.

Car je peux me représenter les phénomènes neuropsychiques, dans la mesure où ils sont mesurables et scientifiquement accessibles, comme un ensemble de processus objectifs, descriptibles « en troisième personne ». Mais je puis aussi passer de l'autre côté de la barrière, puisqu'ils me constituent comme individu et comme personne, et alors les vivre, les assumer, « en première personne ».

Ils sont justiciables des deux approches, manifestant ainsi la double allégeance du corps aux deux mondes entre lesquels il exerce son activité médiatrice, celui de l'espace et celui de l'esprit, fermé sur soi et ouvert au monde, immanent et déjà transcendant.

Mais la transcendance se manifeste déjà dans la description objective des processus nerveux, comme défi au Second Principe, qui est la loi de l'extériorité.

A propos de l'illusion des amputés, et du phénomène du «membre fantôme », Maurice Merleau-Ponty notait qu'« *on ne voit pas ce que pourrait être le terrain commun à des « faits physiologiques » qui sont dans l'espace, et à des « faits psychiques » qui ne sont nulle part, ou même à des processus objectifs, comme les influx nerveux, qui sont de l'ordre de l'« en soi », et à des « cogitations » telles que l'acceptation ou le refus, la conscience du passé et l'émotion qui sont de l'ordre du « pour soi ».*

Il faut répondre que les influx nerveux, dans les expériences que nous avons relatées, se désignent comme n'appartenant déjà plus vraiment à l'espace, puisqu'ils en réalisent la négation absolue, qui n'est que « rêvée » par le transfert artificiel des messages.

Déjà la conduction « sans décrétement » s'offre comme le signe du passage dans un autre monde, celui, précisément, du psychisme parfaitement « un », qu'elle contribue à promouvoir par son rôle unificateur.

Il ne faut pas être dupe du langage scientifique, lorsqu'il utilise les termes esthétiquement dévalués du vocabulaire objectif pour décrire une expérience qui est déjà celle d'une réalité qui nous dépasse. Et d'ailleurs ce langage lui-même sait parfois s'élever à la hauteur de son sujet, et c'est ce que faisait notre maître le professeur J.L. Parrot, en employant l'expression de «conduction active », profondément paradoxale, car il ne saurait y avoir d'activité que d'un sujet, alors que les phénomènes décrits sont encore censés appartenir à l'ordre de l'objet.

Le voeu implicite et désespéré de la théorie de l'information, avons-nous observé plus haut, peut s'exprimer ainsi : « Comment garder à un message sa valeur de message ? Comment le préserver d'une inexorable décroissance ? »

L'organisme vivant est l'unique domaine où le problème de l'espace soit parfaitement résolu.

Avec la transmission du message héréditaire, et de l'influx nerveux, nous avons illustré la notion de « loi de nature ». Laissons dès lors à Simone Weil le soin de conclure cette réflexion, par un beau passage consacré à ce sujet : « *La majesté sauvage et impersonnelle de la mer et de la montagne, l'infaillible perfection de la course des astres, la cruauté implacable du destin qui frappe*

les hommes, tout cela finira par apparaître à l'âme passée « de l'autre côté du rideau » comme un immense réseau d'obéissance. Ces lois universelles de la Nécessité dans leur puissance froide ne sont que la douceur même du consentement que le monde matériel offre quotidiennement en sacrifice silencieux à Dieu. »⁴

Note annexe.

La presse toute récente vient d'apporter une confirmation éclatante à cet article (reprise du site de la Fondation Jérôme Lejeune : www.genethique.org) :

Une équipe de l'Institut Pasteur, dirigée par le docteur Pierre-Marie Lledo vient d'identifier chez la souris une molécule ayant pour propriété d' « attirer » les neurones et de les « guider » vers certaines régions cérébrales. Cette découverte ouvre des perspectives prometteuses pour le développement de thérapies cellulaires régénératrices du cerveau. Cette étude a été publiée sur le site *Nature Neuroscience* .

Récemment encore on pensait que ni le cerveau, ni la moelle épinière ne pouvaient se régénérer. L'année dernière, l'équipe de Pierre-Marie Lledo avait démontré que le cerveau était capable de fabriquer de nouveaux neurones qui s'intégraient dans le réseau neuronal et étaient capables d'y établir de nouvelles connexions. Restait à comprendre « *comment des cellules souches adultes pouvaient être conduites vers les zones à remplacer ou réparer* ». Les chercheurs ont alors démontré l'existence chez la souris d'une molécule, baptisée « ténascine », capable d'attirer de nouveaux neurones et de les guider vers les zones à régénérer. La « ténascine » permet donc de cibler la destination de ces neurones. Désormais, le docteur Lledo va créer « *des protocoles expérimentaux chez la souris, puis, plus tard chez le macaque, dans des modèles où ces animaux sont porteurs de lésions similaires à celles des victimes de la maladie de Parkinson* ». Enfin, il vont tenter de comprendre les mécanismes qui régulent la production de la « ténascine ».

(Sources : *Le Figaro* (Catherine Petitnicolas) 27/03/04 – *Le Monde* (Jean-Yves Nau) 27/03/04)

*

⁴ *La métaphysique religieuse de Simone Weil*, par Miklos Veto, Vrin, p. 36.

*

*

L'origine de l'information

Werner Gitt¹

Présentation : La théorie de l'information est née dans le prolongement des lois de conservation de la chaleur et de l'énergie. Sur cette lancée les savants athées n'ont pas vu comment cette démarche allait en réalité les faire sortir des présupposés matérialistes qui dominant encore la physique. Il en va de même en biologie, où la différence radicale entre l'être vivant et la matière organique n'a pas été suffisamment méditée. Werner Gitt montre ici comment la nature immatérielle de l'information, la transcendance du message par rapport à l'onde radio qui le véhicule, ou du génome par rapport aux bases qui le composent, introduisent, au sein même de la démarche scientifique, des lois naturelles (les onze lois de l'information) qui démontrent l'existence d'un Emetteur intelligent et tout-puissant, ce *Logos* (Verbe) qui a choisi de nous parler à travers la Bible.

Les membres d'une tribu d'Indiens d'Amérique du Nord demandèrent un jour à leur chef de prédire si l'hiver suivant serait doux ou rigoureux. Le vieux sage se dit que s'il leur annonçait un hiver doux, les membres de la tribu ne se donneraient pas de mal pour ramasser du bois pour le feu. Alors il leur déclara que l'hiver serait rigoureux. Lorsque l'automne arriva, le temps était magnifique et tout semblait indiquer que l'hiver aussi serait doux. Le chef décida de se rendre à la plus proche station météorologique pour demander aux hommes blancs leur prévision pour l'hiver. Les scientifiques lui dirent que l'hiver serait particulièrement dur.

"Comment le savez-vous ?" demanda le chef. *"Tenez-vous cette information de vos instruments et autres satellites ?"*

- *"Oh non, c'est beaucoup plus simple que cela, s'exclamèrent les savants. Nous avons observé votre peuple : il ramasse du bois avec beaucoup de détermination. Ils savent que nous allons avoir un hiver rigoureux."*

¹ Le Docteur Ingénieur Professeur Werner Gitt est Directeur à l'Institut Fédéral Allemand de Physique et de Technologie de Braunschweig. Ce texte est tiré de son exposé au 8^{ème} Congrès Créationniste Européen à Halmstad, Suède, en Août 2003.

N.B. Le lecteur pourra consulter utilement le livre du même auteur *In the Beginning was Information (Au Commencement était l'Information)*. CLV-Verlag. P.O. Box 110135,33661 Bielefeld. Allemagne, 1997 pour l'édition anglaise et 1994 pour l'édition allemande originale.

Nous devons connaître la source de notre information afin de juger de sa crédibilité. Le tableau ci-dessous signale que nos sources peuvent être la Révélation (la Bible), l'observation des lois de la nature, c'est-à-dire la science, ou des théories inventées par l'homme telle que l'hypothèse du Big Bang.

Information créée et formulée par Dieu. Source pour l'homme: <i>la Bible</i>
<i>Vaste intervalle avec...</i>
Information créée par Dieu et formulée par l'homme: <i>Lois de la nature</i>
<i>Vaste intervalle avec....</i>
Information créée et formulée par l'homme: <i>Théories, hypothèses, spéculations...</i>

Dans le monde actuel, la Bible est considérée comme écrite par des hommes avant l'âge scientifique. Les hommes croient aux lois de la nature sans réaliser que celles-ci, comme la Bible, nous conduisent à une Source non matérielle d'information.

L'information est une entité immatérielle.

Si l'on pèse avec précision un CD ou une disquette ou même un ordinateur et qu'on les pèse de nouveau après avoir effacé toutes les informations (logiciels et données), on découvrira qu'il n'y a eu aucune perte de poids. L'information n'a pas de poids parce qu'elle n'est ni matière ni énergie.

Les lois de la Nature

Les lois de la nature concernant la matière, l'énergie et l'information sont le fondement de toute science et technologie. Elles sont découvertes et formulées par l'observation. Ce sont des affirmations empiriques qui ne peuvent pas être prouvées et sont pourtant de validité universelle. La Loi de la Gravitation est un exemple de loi de la nature. Ces lois sont aussi valables pour les organismes vivants que pour la matière inanimée.

Les lois naturelles ne changent pas avec le temps. Elles ne sont pas compliquées mais simples. Par principe, elles peuvent être invalidées par un

unique cas où l'on observe qu'elles ne s'appliquent pas. Elles décrivent des phénomènes reproductibles, si bien qu'une observation se produisant à un endroit et à un moment, se produira aussi dans les mêmes conditions ailleurs. Les lois de la nature nous permettent de comprendre les phénomènes et forces naturels et elles rendent possibles les progrès technologiques. Elles nous permettent de prévoir. Par exemple, nous prédisons que l'on ne peut fabriquer de machine à mouvement perpétuel, à cause de la loi de conservation de l'énergie.

Ce qu'est l'information.

L'information se distingue de la matière et de l'énergie; c'est une représentation symbolique codée de réalités matérielles ou de relations conceptuelles provenant toujours d'une source intelligente. Par exemple, les plans d'architecte d'un immeuble sont distincts de l'immeuble. Ils peuvent être dessinés sur du papier ou sur un logiciel d'ordinateur. Ils proviennent du cerveau de l'architecte et n'auraient pu être conçus par hasard.

Toute information comprend cinq niveaux:

- *Le niveau que nous appellerons statistique*¹: lettres de l'alphabet, nucléotides de l'ADN, etc.
- *Le niveau syntaxique*: mots et phrases, codons de 3 nucléotides codifiant tel acide-aminé, etc.
- *Le niveau sémantique*: signification des phrases, etc.
- *Le niveau pratique*: l'action accomplie en réponse à l'information.
- *Le niveau de la finalité*: le résultat visé par l'émetteur de l'information. C'est le niveau suprême de l'information.

Dans toutes les machines technologiques et biologiques traitant l'information, le résultat de l'information est atteint automatiquement. Chez l'homme, l'information donnée n'aboutit pas toujours au résultat visé. Nous pouvons choisir d'agir ou non après information. Les cinq niveaux d'information se retrouvent dans les machines technologiques et biologiques.

Dans les systèmes biologiques l'information est beaucoup plus dense et plus sophistiquée que dans les machines faites par l'homme. La Source intelligente des systèmes biologiques doit être beaucoup plus intelligente que l'homme. Si une tête d'épingle de 2 mm de diamètre pouvait être faite d'ADN (le porteur de

¹ Ndt C'est-à-dire purement aléatoire, sans finalité ni intentionnalité.

l'information génétique) elle pourrait contenir toute l'information d'une pile de livres 500 fois plus haute que la distance à la lune. C'est la plus forte densité d'information connue.

Les onze lois naturelles de l'information.

Trente années de recherche m'ont permis de découvrir onze lois naturelles concernant l'information (LNI). Les voici :

LNI 1. L'information est une grandeur fondamentale immatérielle. Par conséquent, tout processus purement matériel est radicalement exclu comme source d'information.

LNI 2. L'information constitue le fondement immatériel de tous les systèmes technologiques et biologiques.

LNI 3. Il n'y a pas d'information sans code (la langue française est le code utilisé dans cet article).

LNI 4. Tout code résulte d'une convention délibérée. (Par exemple, la présente information fut initialement écrite en allemand. Nous aurions pu utiliser le code Morse !)

LNI 5. Il ne peut pas exister d'information *nouvelle* sans un émetteur intelligent doué de volonté.

LNI 6. Toute chaîne donnée d'information peut être remontée jusqu'à une source intelligente.

LNI 7. L'information exige un support matériel pour le stockage et la transmission (papier, disque d'ordinateur, etc.)

LNI 8. Il ne peut pas y avoir d'information sans la présence des cinq niveaux hiérarchiques: statistique, syntaxique, sémantique, d'action, de finalité.

LNI 9. L'affectation d'un sens à un jeu de symboles disponibles est un processus intellectuel nécessitant une intelligence à la fois chez l'émetteur initial et chez le récepteur qui le décodera. Les machines technologiques et biologiques peuvent stocker, transmettre, décoder et traduire l'information sans lui affecter un sens.

LNI 10. L'information incite le récepteur à faire quelque chose (accomplir le but visé). Cette fonction réactive de l'information est vraie tant pour les systèmes inanimés (ordinateurs, laveuse automatique de voitures) que pour les organismes vivants (activités à l'intérieur des cellules, actes des animaux et des humains).

LNI 11. L'information ne peut pas provenir de processus statistiques (Cf. LNI 5).

Les lois de la nature en Physique et en Chimie concernent des grandeurs matérielles. Les lois de la nature pour l'Information des entités immatérielles.

Les onze lois précédentes ont de profondes répercussions sur nos idées relatives à la Source d'information qui créa l'univers et tout ce qu'il contient. Nous ne pouvons pas déduire la nature de cette Source d'après les lois naturelles²; nous avons besoin de cette source d'information que nous appelons la Bible.

Sept fortes conclusions.

1. Puisque le code se trouvant dans l'ADN de toutes les formes de vie est clairement du domaine de l'information, nous concluons qu'il doit exister un Émetteur.

Les organismes vivants ont 5 niveaux d'information: statistique (nucléotides), syntaxique (codons de trois nucléotides adjacents), sémantique (codage pour acides-aminés), action (synthèse des protéines à partir des acides-aminés), et résultat (existence de la vie).

Nous en concluons qu'il y a un Émetteur de l'information, mais que les lois naturelles ne peuvent rien nous dire sur l'identité de cet émetteur. Pour cela nous devons nous tourner vers l'information émanant de Dieu et formulée par Lui, la Bible.

En Genèse 1, dix fois nous lisons : "*Dieu dit*". Dans le Psaume 33 nous lisons : "*Car Il a dit*". Saint Jean 1 l'appelle "le Verbe" (le Logos, en grec). Nous en concluons que l'Émetteur de l'information génétique est Jésus-Christ.

2. Puisque la densité et la complexité de l'information codée dans l'ADN sont des milliards de fois plus grandes que celle des technologies actuelles nous concluons que l'Émetteur doit être suprêmement intelligent. En tant qu'Émetteur ultime de toute l'information dans l'univers, nous concluons qu'Il est omniscient. La Bible parle de la sagesse infinie de Dieu.

3. Puisque l'Émetteur a encodé l'information dans l'ADN, a construit les bio-machines nécessaires pour le décodage et les processus de synthèse, et conçu

² [NdT.] Certes les lois naturelles ne permettent pas de connaître la nature de l'essence divine, mais la raison naturelle parvient, néanmoins, à connaître non seulement l'existence de Dieu, mais aussi certains de Ses attributs connus de façon analogique. Ainsi on peut connaître de Dieu sa simplicité (ni composition, ni potentialité), sa perfection, son infinité (Acte pur), son éternité, sa puissance, son unité... (Cf. Saint Thomas, Somme théol. Ia, Q. 12, art.12). C'est d'ailleurs ce qu'affirme saint Paul: "...car, ce qui se peut connaître de Dieu, est manifeste parmi eux: Dieu le leur a manifesté. En effet ses perfections invisibles, son éternelle puissance et sa divinité, sont, depuis la création du monde, rendues visibles à l'intelligence par le moyen de ses œuvres. Ils sont donc inexcusables..." (Rom 1, 19-21).

tous les traits des espèces vivantes originelles, nous concluons que l'Émetteur doit avoir une volonté et être suprêmement puissant. Dans la Bible Dieu, se révèle lui-même à Abraham en disant "Je suis le Dieu Tout-Puissant". (*El Chaddai*).

4. Puisque l'information est une entité fondamentale immatérielle, et ne peut provenir d'une source matérielle, nous concluons que l'Émetteur doit au moins avoir une composante non matérielle dans Sa nature: "Dieu est Esprit".

5. L'homme initie et produit de l'information; par conséquent l'homme doit avoir une composante non matérielle, un esprit.

6. Puisque l'information est une entité immatérielle, nous concluons que l'affirmation selon laquelle l'univers est constitué uniquement de matière et d'énergie, est fausse. Le Big Bang ne pouvait pas produire d'information ; cette hypothèse est donc fausse.

7. Toutes les philosophies ou théories telles que le matérialisme scientifique, l'évolution chimique et biologique, qui prétendent que l'univers n'est composé que de matière et d'énergie, sont contraires aux lois naturelles de l'information; elles sont donc fausses.

Puisque la bio-information, la composante essentielle de toute vie, ne peut provenir que d'un Émetteur intelligent, et puisque pour toutes les théories chimiques et biologiques de l'évolution l'information ne peut provenir que de la matière et de l'énergie, nous concluons que toutes ces théories sont fausses.

Les athées croient aux lois de la nature, c'est donc une bonne approche avec eux. On n'a pas à utiliser de présupposés bibliques, simplement les lois naturelles de l'information.

Résumé des sept conclusions.

La Source de l'information biologique est un Être éternel, doué de volonté, omniscient, dont l'essence est un Esprit immatériel.

Nous concluons aussi que, puisque l'information créée et formulée par l'homme est inférieure à celle créée et formulée par Dieu, l'information contenue dans la Bible est supérieure aux théories scientifiques. Dans la deuxième épître à Timothée (3: 16-17) il est écrit: "*Toute Écriture est divinement inspirée, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour former à la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait, apte à toute bonne œuvre.*"

(Aimablement traduit par Claude Eon)

*

*

*

L'incidence des erreurs scientifiques sur la crise de la foi

Guy Berthault

Présentation : Lorsque Galilée reprit la thèse héliocentriste qu'Aristarque de Samos avait professée au 3^{ème} siècle avant Jésus-Christ, il resta persuadé de l'existence d'une sphère des étoiles fixes : il en déplaçait simplement le centre de la terre vers le soleil. De même l'espace absolu de Newton et son énoncé du principe d'inertie, reposent sur des postulats dont la nature ne change pas du seul fait qu'il les ait baptisés « lois ». Ces deux exemples montrent comment la science moderne, dans une démarche que l'auteur qualifie de rationaliste, affirme souvent comme « certaines » des conclusions logiques qui vont souvent bien au-delà des faits. La géologie, avec le « principe » de superposition, en donne un exemple presque caricatural. Rien ne fut plus dommageable à l'esprit de vérité, et donc au dialogue avec les vérités religieuses, et au ton de l'enseignement scientifique, que ces fausses certitudes dont il importe maintenant de se dégager pour en venir à une humble soumission aux données de l'observation, y compris à celles qui, de prime abord, semblent inattendues.

Notre civilisation européenne s'est construite d'une part, au plan religieux, sur la révélation judéo-chrétienne, et d'autre part, au plan politique et philosophique, sur l'héritage gréco-latin.

Au Moyen-Age, après la redécouverte des philosophes grecs, principalement Platon et Aristote, (grâce à Averroès, philosophe arabe et à Maïmonide, philosophe juif), se réalise une harmonieuse synthèse entre ces deux héritages, exprimée par saint Albert le Grand et surtout par saint Thomas d'Aquin, dans sa Somme Théologique.

L'Eglise était alors maîtresse de l'Université. La Théologie qui y était enseignée, comme première des sciences, puisait à deux sources de connaissance : la religion révélée et ce qu'on a appelé la religion naturelle, inspirée de la métaphysique d'Aristote montrant que le mouvement naturel (*impetus*) ne peut résulter que d'un moteur initial correspondant au Dieu créateur.

L'univers, création de Dieu, avait été décrit par Aristote dans son « *De Coelo* », comme une sphère immuable portant les étoiles fixes, dont la Terre, immobile, était le centre autour duquel gravitaient le soleil et les planètes. Quatre siècles plus tard, l'astronome Claude Ptolémée, dans son ouvrage « *l'Almageste* », rendant compte des mesures de positions des planètes connues qu'il avait compilées, consacrait la théorie philosophique d'Aristote, comme

théorie scientifique. C'est elle qu'on enseignait dans les Universités chrétiennes au Moyen-Age.

Mais au 3^{ème} siècle avant Jésus-Christ, Aristarque de Samos, adoptant également la thèse d'une sphère des étoiles fixes, avait postulé que le soleil en était le centre.

Il y avait donc, du temps de la Grèce Antique, deux écoles philosophiques, qui s'entendaient sur l'existence d'une sphère portant les étoiles fixes, mais s'opposaient sur l'astre qui était au centre de cette sphère. Pour l'une c'était le soleil, pour l'autre c'était la terre.

Cette querelle allait inévitablement ressurgir dans la Chrétienté, au Moyen-Age. Copernic, chanoine et astronome, s'interrogeant sur les orbites irrégulières que décrivent les planètes autour de la Terre, compléta les calculs de positions des planètes de Ptolémée et démontra qu'elles tournaient autour du soleil ; mais il leur attribua, par ses calculs approximatifs de leur distance au soleil, une orbite circulaire que Kepler démontra bientôt être une ellipse dont le soleil était un foyer.

Copernic rendit compte de son système dans l'ouvrage « *De Revolutionibus orbium caelestium* », paru en 1543, qui fut adressé après sa mort, par son ami Osiander, au Pape Paul III.

Dans sa préface adressée au pape, Copernic, appliquant à la terre le statut d'une planète, affirma sans le prouver qu'elle tournait autour du soleil, et que, de ce fait, c'était le soleil qui était le centre du monde. Copernic citait Trismégiste qui appelait le soleil « Dieu visible ».

Le Pape Paul III ne réagit pas ; ses successeurs non plus. Tycho Brahé, astronome du roi du Danemark, effectua de très nombreuses mesures – en position et distance – des planètes.

Kepler les utilisera et les complétera par l'étude particulière de Mars, ce qui l'amènera à formuler ses trois lois dans « *Astronomia Nova* » et « *Harmonices Mundi* ».

Cela concernait les planètes, mais pas la Terre. Tycho Brahé fit justement remarquer que la position apparente du soleil et des planètes, vus de la Terre, restait identique, que le soleil tournât autour de la Terre ou l'inverse. Mais la tentation de considérer la Terre comme une planète semblable aux autres était trop forte, et Kepler adopta la thèse de Copernic. Au début du XVII^{ème} siècle, Rome n'avait toujours pas pris position.

Survint alors Galilée, qui professait à l'université de Padoue et, fort de ses succès en astronomie, s'affirma haut et fort copernicien.

L'Eglise réagit enfin par un décret de 1616, condamnant deux propositions :

« *Le soleil est le centre du monde* ». « *La terre n'est pas le centre du monde et se meut* ».

Malgré cette condamnation, Galilée se déclara de plus belle copernicien ; il écrivit un ouvrage « *Il Dialogo* » qui le fera condamner en 1633, en des termes similaires à ceux du décret de 1616.

La première proposition de Galilée : « *le soleil est le centre du monde et il est absolument privé de mouvement local* », fut aussi condamnée par le Tribunal du Saint-Office :

« *Elle est absurde et fautive en philosophie et formellement hérétique comme contraire aux Saintes Ecritures* ».

La seconde proposition : « *la terre n'est pas le centre du monde, et elle se meut non seulement dans l'espace mais encore de mouvement diurne sur elle-même* », fut aussi jugée « *absurde et fautive en philosophie et (devant) être théologiquement considérée comme au moins erronée dans la foi* ».

Cette condamnation créa une rupture entre la théologie et les sciences naturelles qui s'inspirent désormais d'une philosophie rationaliste.

En premier lieu le *Discours de la Méthode* de Descartes, quatre ans après la condamnation de Galilée, fit reposer la science non plus sur les faits, mais d'abord sur les idées claires et distinctes, ce qui caractérise le rationalisme.

Puis vint Newton qui formula en 1687 les lois de la gravitation universelle dans ses *Principia Mathematica*. Il ne se référa plus au « centre du monde » mais, en premier lieu, dans sa loi 1, il reprit l'énoncé du principe d'inertie, affirmant qu'en l'absence de force externe tout corps reste au repos ou est animé d'un mouvement rectiligne uniforme. Il supprimait du même coup l'*impetus* aristotélicien. Dans sa loi III, il postula l'égalité de l'action et de la réaction, qu'il appliqua à 2 corps distants. Il en déduisit l'égalité des forces réciproques d'attraction exprimées par le produit de la masse par l'accélération d'un corps. De là, il calcula la masse du soleil comme étant égale à 330.000 fois celle de la Terre, et très supérieure à celle des grandes planètes. Il en résulte que le soleil est le centre de gravité du système solaire comprenant les planètes dont la Terre.

En 1727, Bradley découvrit l'aberration stellaire, caractérisée par une orbite elliptique de chaque étoile dans un plan parallèle à celui de l'écliptique, orbite dont le demi-grand axe est vu de la Terre sous un angle de 20"49.

Bradley fournit une explication du phénomène. Supposant, comme ses prédécesseurs, le soleil immobile, il admit que la vitesse relative de la Terre par rapport au soleil restait la même (30 km/s) par rapport aux étoiles fixes. Conjuguant cette vitesse avec celle de la lumière, il montra que le rapport de ces deux vitesses, $30 / 300.000 = 1/10\ 000$, correspondait à l'angle

d'aberration : 20"49. Son explication semblait prouver la rotation de la Terre autour du soleil.

Pour le public la cause était dès lors entendue : l'héliocentrisme était démontré ; la théologie catholique s'était trompée, condamnant Galilée par son dogmatisme attardé ! Elle le reconnaîtra au XVIII^{ème} siècle, en admettant l'héliocentrisme.

Les « *Principia Mathematica* », relayés par la communication de Bradley sur l'aberration à la Société Royale des Sciences, en 1728, devinrent la « Bible » des rationalistes.

Cela ne sera pas sans conséquences sur les autres sciences, comme nous le verrons en géologie, car le rationalisme inverse le raisonnement scientifique en ce que, au lieu de se fonder sur les faits observés et expérimentés desquels on induit des hypothèses, il privilégie les *a priori* comme bases : principe, postulat, loi..., et ne retient que les faits confortant ces bases, les autres étant éliminés.

Mais dans le domaine politique, la Révolution était en marche d'abord contre l'Eglise, puis contre les monarchies. Le rationalisme se développait : de Descartes à Kant ; plus tard viendront Hegel et Marx.

La franc-maçonnerie, d'abord officiellement implantée en Angleterre au début du XVIII^{ème} siècle, franchit le « Channel » au long de ce siècle qui verra le règne des philosophes Voltaire, Diderot, Rousseau.

Puis ce sera la révolution de 1789 contre l'ordre divin : celui qui reconnaît Dieu comme créateur, et contre le christianisme : qui reconnaît le roi, en France, comme lieutenant du Christ.

La révolution s'acheva avec la défaite de Napoléon et le retour de Louis XVIII ; mais pas pour longtemps car les causes scientifiques qui avaient mené à cette révolution demeuraient. La France ne reviendra plus, certes, à l'Etat révolutionnaire et à la Terreur (hormis de brèves périodes comme la Commune), mais devient une démocratie qui s'inspire des principes de la Révolution : liberté, égalité, fraternité, qui sont ceux de la franc-maçonnerie, tout comme aux USA. Ces principes furent progressivement admis dans nombre de pays.

Venons-en à l'autre grande science, la géologie, dont les erreurs ont eu autant d'implications. C'est au 17^{ème} siècle que s'ébaucha cette science, avec Nicolas Sténon.

Elle se fonde essentiellement sur la stratification des roches sédimentaires : les strates superposées caractérisées par le granoclassement des particules qui les constituent, et par des joints, ont été sans preuve identifiées à des couches sédimentaires successives, ce qui définit une chronologie relative.

Cette chronologie donna lieu, en 1832, à l'établissement par Lyell d'une échelle de temps géologiques ayant duré 540 millions d'années. Dans cette échelle apparaît une succession d'espèces fossiles qui appelait une explication.

Après la théorie lamarkienne, ce fut celle de Darwin qui, formulée dans son ouvrage *L'origine des Espèces* (1859), s'imposa.

C'est celle de la sélection naturelle des espèces par la lutte pour la vie induisant une évolution des espèces.

Deux ans plus tard, Karl Marx écrivait à Lassalle : « *L'ouvrage de Darwin est très important. Je m'en sers comme fondement de la lutte des classes* ». Engels de son côté, dans *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie allemande* reconnaissait « *la démonstration d'ensemble faite pour la première fois par Darwin selon laquelle tous les produits de la nature qui nous environnent actuellement, y compris les hommes, sont le produit d'un long processus de développement à partir d'un petit nombre de germes unicellulaires à l'origine, et que ces derniers sont, à leur tour, issus d'un protoplasme ou d'un corps albuminoïdal constitué par voie chimique* ». Et il déduisit aussitôt de cette « découverte » de Darwin une loi d'évolution des sociétés : « *Mais ce qui est vrai de la nature, reconnue également de ce fait comme un processus de développement historique, l'est aussi de l'histoire de la société dans toute ses branches et de l'ensemble de toutes les sciences qui traitent des choses humaines (et divines)* ». (Marx, Engels, *Etudes philosophiques*, Ed. Sociales, pp.213-214).

Le socialisme scientifique procède donc de Darwin ; de même le national-socialisme qui prônait la suprématie de la race aryenne.

Le résultat : la révolution bolchevique, la 2^{ème} guerre mondiale : plus de 100 millions de morts, pour rien. Le scénario de la Révolution française, vaincue par les armes, mais qui aura réussi à imposer ses principes au monde, se répète avec la défaite des régimes nazi et bolchevique. De même les principes du socialisme ont survécu, parce que les erreurs scientifiques qui sont à la base de ces idéologies n'ont pas encore été reconnues.

Pire, elles se développent comme un cancer, car maintenant la théorie du big-bang parachève la théorie de l'évolution en offrant une vision agnostique du monde, d'où l'idée d'un Dieu créateur est exclue. Ceux qui croient en Dieu, sont dénoncés comme « créationnistes ».

Et la théologie catholique, qui a admis la théorie de Newton et qui admet de nos jours que la théorie de l'Évolution est « *plus qu'une hypothèse* », se tait dans ce débat crucial. La crise au sein de l'Église est manifeste.

Toutes ces conséquences ont essentiellement pour causes les erreurs fondamentales de l'astronomie et de la géologie.

En astronomie d'abord.

Repartons de la condamnation de Galilée.

Cette condamnation était-elle justifiée ?

Au plan scientifique, rappelons que la sphère immobile des étoiles fixes, conception philosophique des Grecs qui a survécu jusqu'au XVIII^{ème} siècle, n'était pas de l'ordre des faits démontrés.

Affirmer donc que le soleil était au centre du monde, c'est-à-dire au centre de cette sphère, alors que ce n'était pas scientifiquement démontré, était, pour des astronomes tels que Copernic, Kepler et Galilée, une erreur. Qui plus est, nous savons que les étoiles ne sont ni fixes ni réparties sur une sphère immuable, depuis la découverte de la parallaxe stellaire par Flamsteed, à la fin du XVII^{ème} siècle.

Et au plan théologique, affirmer que le soleil était la source de la vie, tel un dieu visible, était de nature panthéiste, ce que l'Église catholique ne pouvait admettre.

Le premier terme de la condamnation de la théorie copernicienne, donc de Galilée, est ainsi, sur les deux plans, justifié.

Le deuxième terme : « *La terre n'est pas au centre du monde et se meut* », peut s'analyser comme suit.

Du fait que les astronomes susdits n'avaient pas scientifiquement démontré que le soleil était au centre du monde, ils n'étaient pas en droit d'affirmer que la Terre n'y était pas et qu'elle se mouvait ; car ils ne l'avaient pas non plus démontré.

On ne connaît aujourd'hui, par l'observation, qu'une partie de l'Univers, dont on ignore les limites. Le « centre du monde » ne correspond plus de nos jours au centre géométrique de la sphère des étoiles fixes, qui pouvait coïncider avec un astre, la Terre, le Soleil ou tout autre.

La science qui repose sur les faits, a forcément des limites, et ne nous apprendra certainement rien à ce sujet.

Mais quand on analyse le raisonnement de Newton pour établir sa loi III, on constate qu'il ne démontre rien. En effet, pour démontrer l'égalité de l'action et de la réaction, c'est à dire des forces d'attraction réciproque entre deux corps à distance, Newton, pour ramener le problème à celui d'un contact, introduisit, par la pensée, un corps intermédiaire en contact avec les deux corps, au travers duquel s'exercent les forces d'attraction réciproques.

Et, après avoir écarté l'hypothèse qu'un des corps A attire plus B que B ne l'attire, comme contraire au principe de l'inertie (loi I), il ajoutait : « *Car ce système, d'après cette loi, devra persévérer en son état de repos ou de mouvement rectiligne uniforme ; et par conséquent, les corps exerceront une égale pression sur l'obstacle et s'attireront donc autant l'un que l'autre* ».

Newton a oublié qu'en ce cas, l'accélération, tant de A que de B, était nulle ; de sorte que s'il s'en était aperçu il aurait vu là la traduction de l'égalité des forces d'attraction réciproques

$M_a \times 0 = M_b \times 0$ (M_a et M_b étant les masses A et B), ce qui, bien évidemment ne démontre rien, en sorte que le calcul des masses du soleil et des planètes effectué par lui était sans fondement et qu'ainsi il n'est pas démontré que le soleil soit le centre de gravité du système solaire, fixe dans l'espace interstellaire, et que la terre tourne autour du soleil à 30km/s dans l'espace absolu.

La loi de gravitation universelle : $F = G \frac{M_a M_b}{d^2}$

(M_a et M_b étant les masses qui s'attirent, d leur distance, G une constante universelle)

est la conséquence de la loi III, au regard des masses. Du fait que cette dernière loi n'est pas démontrée, la loi de gravitation universelle ne l'est pas non plus. Or, en 1798, Cavendish a mis en évidence, en laboratoire, l'effet gravitationnel entre deux masses.

Utilisant une balance de torsion, il détermina G , connaissant les masses, leur distance, et mesura l'effet gravitationnel. Ce faisant, il se référait à la loi de Newton.

Considérant que la loi III, donc la loi de gravitation universelle, n'était pas démontrée, j'ai proposé de refaire l'expérience de Cavendish sans préalable newtonien, en mesurant l'effet gravitationnel en fonction des masses et des distances que l'on fait varier.

L'Observatoire Royal de Belgique, spécialisé en gravimétrie, a accepté de faire cette expérience.

L'implication de facteurs parasites (températures, pression, hygrométrie, ébranlements sismiques) rend l'opération délicate. Les résultats devraient être connus prochainement et publiés ultérieurement.

Quant à Bradley, il avait supposé le soleil fixe (comme l'affirmait Galilée) et, de ce fait, confondu la vitesse relative de la Terre par rapport au soleil, avec sa vitesse absolue dans l'espace, pour justifier l'aberration stellaire. Or l'astronomie enseigne de nos jours que le soleil et son cortège de planètes tournent autour du centre galactique à la vitesse moyenne de 250 km/s, et que les étoiles se déplacent à des vitesses comprises entre 20 et 70 km/s (pouvant atteindre 500 km/s). Ces données récentes remettent en cause l'interprétation par Bradley de l'aberration.

En 1887, en échouant à mettre en évidence la vitesse attendue de la Terre autour du soleil, les expériences de Michelson et Morley (1887) plongèrent les physiciens dans l'embarras. Elles débouchèrent sur la théorie de la relativité restreinte d'Einstein (1905) mais leur interprétation ne fit pas l'unanimité. En septembre 1996, la revue de l'Ecole Polytechnique, *La Jaune et la Rouge*, publia un article du professeur Maurice Allais, Prix Nobel, sous le titre : « *Les expériences de Dayton C. Miller (1925-1926) et la Théorie de la relativité* ». Ce travail se prolongea dans trois communications de l'auteur à l'Académie des Sciences des 23 janvier 1997, 26 avril 1999 et décembre 2000, apportant une cohérence et une force nouvelle à ses analyses.

Elles viennent de faire, après actualisation, l'objet d'une nouvelle publication dans *La Jaune et la Rouge* (octobre 2003) sous le titre : « *Des régularités extraordinaires et irréfragables dans les hodographes¹ correspondant aux observations interférométriques de Dayton C. Miller (1925-1926). L'effondrement radical et définitif de la Théorie de la Relativité.* » Il en résulte que ces régularités restées inaperçues par Miller, ne peuvent être attribuées à des effets pervers, notamment de température, et attestent que la vitesse de la lumière n'est pas invariante quelle que soit sa direction dans l'espace. « *La théorie de la relativité restreinte qui implique l'invariance de la vitesse de la lumière est ainsi totalement invalidée par les données de l'observation. Il en est de même de la théorie de la relativité générale dont la théorie de la relativité restreinte n'est qu'un cas particulier.* »

Dans ses précédentes publications, Maurice Allais concluait des variations observées de la vitesse de la lumière selon sa direction, en affirmant

¹ Hodographes ou odographe : enregistrement graphique d'un mouvement.

l'anisotropie² de l'espace. Or ceci invalide le principe cosmologique qui postule que le cosmos est homogène et isotrope. Et ce principe fonde à son tour la théorie de l'évolution cosmique.

On mesure par là la taille des remises en cause auxquelles il faut s'attendre dans un proche avenir.

Quant à la Géologie, je résumerai à ce sujet mes expériences sur la stratification qui ont fait l'objet de publications aux comptes-rendus de l'Académie des Sciences, de la Société Géologique de France, et d'une récente publication dans « *Lithology and Mineral Resources* », journal de l'Académie des Sciences de Russie.

Ces expériences infirment les principes de la stratigraphie en mettant en évidence le phénomène mécanique de ségrégation des particules sédimentaires selon leur taille, l'effet de la dessiccation, postérieure au dépôt, qui crée des joints, et surtout l'incidence du courant qui érode, transporte et dépose les particules, selon sa vitesse et la profondeur.

Aujourd'hui les sédimentologues, grâce à leurs observations sous-marines et leurs expériences en canal, ont établi des relations entre les conditions hydrauliques et la structure stratifiée des dépôts contemporains. Bien entendu, dans leur énoncé, les principes de la stratigraphie ne font aucune référence aux conditions paléo-hydrauliques qui ont présidé au dépôt devenu roches sédimentaires.

La nouvelle méthode scientifique consiste à se fonder non plus sur des principes invalidés, mais sur l'application rétrospective des relations entre conditions hydrauliques et dépôts stratifiés contemporains, pour déterminer, à partir de l'examen des roches sédimentaires, les conditions paléohydrauliques qui commandent à leur tour le temps de dépôt. Les premières applications faites de cette méthode aux Etats-Unis puis en Russie, indiquent des paléocourants de grande amplitude et des dépôts sédimentaires en un temps court sans commune mesure avec les millions d'années postulés par la stratigraphie.

Il en résulte une remise en question de l'échelle des temps géologiques.

Et dans le domaine de la paléontologie, il conviendra de tenir compte de l'existence de ces paléocourants dans la formation des biozones fossiles et de la paléoécologie, comparée avec l'écologie marine qui montre la répartition des espèces dans l'étendue et la profondeur des océans. L'évolution des espèces n'est donc pas le fait que l'on prétend.

² Anisotropie : absence d'isotropie. En l'occurrence il faut ici admettre que la vitesse de la lumière est affectée par celle de l'observateur.

J'ajouterai que la datation des roches par les radio-éléments n'est pas fondée, car la radio-activité existant dans le magma, étant indépendante de la pression et de la température, l'est donc aussi du changement d'état magma-roche.

En conclusion, ayant montré l'incidence d'erreurs scientifiques et leurs conséquences funestes pour l'humanité, j'invite les scientifiques à méditer ce qu'écrivit Fénelon : « *La plupart des erreurs des hommes ne tiennent point tant à ce qu'ils raisonnent mal à partir de principes vrais, mais bien plutôt qu'ils raisonnent juste à partir de principes faux ou de jugements inexacts* ».

Je les invite encore à analyser objectivement les sciences qu'ils professent à partir des faits observés et expérimentés , et à mettre ainsi à l'épreuve les théories qui sont devenues -dans leur enseignement- des certitudes, alors qu'elles ne sont que des hypothèses confortées par certains faits.

Cette recherche de la vérité est le devoir suprême des enseignants, qui forment l'esprit des futures générations et commandent ainsi notre avenir. S'ils s'y conforment, la science sera mieux établie, la recherche stimulée, ce qui donnera de nouvelles chances aux jeunes .

D'autre part, concernant la crise de la foi, il est à attendre que les théories scientifiques contredisant la foi disparaissent, ce qui mettra fin à cette crise. De ce fait espéré, la science ayant reconnu ses limites, la métaphysique et la théologie, première des sciences, retrouveront leur place dans l'esprit de l'homme.



Une date à retenir :

Colloque du CEP à Paris (Chevilly-la-Rue)
les 11 et 12 septembre 2004

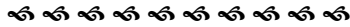
« *Les interventions de Dieu dans l'Histoire* »

Parmi les conférenciers :

Pierre Rabischong, Claude Mahy, Benoît Neiss,

Pierre Dequènes, Adrien Bonnet de Viller, Dominique Tassot,
Peter Wilders

Le programme détaillé et le formulaire d'inscription vous parviendront avec
le prochain *Cep*.



HISTOIRE

*"Si l'homme est libre de choisir ses idées,
il n'est pas libre d'échapper aux conséquences des idées qu'il a choisies."
(Marcel François)*

La confession de Rakovski (2^{ème} partie) Dr Landowsky

Résumé : Après avoir exposé comment il fut mêlé à l'interrogatoire de Rakovski (un des fondateurs du bolchevisme) par la police de Staline (cf. *Le Cep* n°26), l'auteur poursuit maintenant par la transcription mot à mot de cet échange historique. Dans cette première partie de l'interrogatoire, Rakovski cherche (on comprendra pourquoi par la suite) à éclairer Staline sur la nature véritable du marxisme, que le génie de Marx a consisté à voiler sous une théorie destinée à motiver les militants et à sidérer les adversaires.

En réalité, la révolution ne résulte pas comme mécaniquement d'une sorte de déterminisme historique suscité par les contradictions de cette abstraction nommée « capitalisme ». Il s'agit d'un complot masqué, dont les acteurs sont désormais assez puissants pour faire advenir ces prétendues « contradictions ». Le marxisme se révèle à ce stade comme un sophisme intéressé.

Compte-rendu interrogatoire de l'accusé Christian Grigoriévitch Rakovski par Gavrill Gravriloévitch Kusmin, le 26 janvier 1938.

Gavrill G. Kusmin.- Comme convenu lors de notre accord à la Loubianka, j'ai fait appel, pour vous donner une dernière chance. Votre présence dans cette maison indique que j'ai réussi dans cette tentative. Voyons maintenant si vous ne nous décevrez pas.

Christian G. Rakovski.- Ce n'est pas mon intention et j'aurai bien garde de le faire.

G.- Mais avant tout, je vous fais un avertissement solennel. Ce que nous voulons c'est la vérité vraie. Pas la vérité officielle, celle qui doit figurer au procès à la lumière des confessions de l'accusé... L'officielle, c'est comme vous le savez quelque chose qui est entièrement sujet à des raisons pratiques, autrement dit des raisons d'Etat, comme on dit en Occident.

Les exigences de la politique internationale nous forceront à cacher toute la vérité, la « vérité vraie »... Quel que soit le cours que puisse prendre le procès, les gouvernements, les peuples n'apprendront rien que ce qu'on voudra qu'ils

sachent. Mais celui qui doit tout savoir, Staline, doit aussi savoir tout sur le sujet. Par conséquent, quels que soient les termes que vous emploieriez, ils ne pourront aggraver votre situation : vous devez savoir qu'ils n'aggraveront pas votre crime, mais bien au contraire, ils peuvent obtenir le résultat désiré en votre faveur... Vous serez peut-être à même de sauver votre vie, qui en ce moment est pratiquement perdue. Ainsi je vous ai prévenu, et nous allons voir. Vous admettez bien sans réserves que vous êtes un espion d'Hitler, que vous êtes à gages de la Gestapo et de l'OKW ?¹ Pas vrai ?

R.- Si !

G.- Et vous êtes un espion d'Hitler

R.- Oui!

G.- Non, Rakovski, non !. Dites la vérité vraie, pas celle du procès !..

R.- Nous ne sommes pas les espions d'Hitler. Nous haïssons Hitler comme vous pouvez le haïr, comme Staline peut le haïr; davantage encore peut-être... Mais c'est une question très complexe...

G.- Je vais vous aider... Par chance, je connais une ou deux choses. Vous, les trotskistes vous aviez des contacts avec l'Etat-major allemand, n'est ce pas ?

R- Oui.

G.- A partir de quand ?

R.- Je n'en sais pas la date exacte, mais sitôt après la chute de Trotski. Bien sûr avant qu'Hitler n'accède au pouvoir .

G - Alors, soyons précis: vous n'êtes ni un espion personnel d'Hitler, ni un espion de son régime ?

R.- C'est exact. Cela nous l'étions déjà auparavant.

G.- Et dans quel but ? Pour faire gagner l'Allemagne et lui donner certains territoires russes ?

R.- Non, en aucun cas !

G.- Alors un espion ordinaire, pour l'argent ?

R.- Pour de l'argent ? Personne d'entre nous ne reçut un seul mark de l'Allemagne. Hitler n'avait pas assez d'argent pour acheter par exemple le Commissaire² (le Ministre) aux Affaires étrangères de l'URSS, qui a à sa disposition un budget plus important que toute la fortune de Morgan et de Vanderbuilt, et qui n'a de comptes à rendre à personne quant à l'usage qu'il fait de son argent.

¹ Oberkommando der Wehrmacht, le haut état-major de l'Armée allemande.

² Le ministre des Affaires Etrangère, à cette époque Litvinov (1876-1951) de son vrai nom Henoah Wallach-Finkelstein. Il signa avec Laval le pacte franco-sociétique de 1935. Comme il avait vécu en France et épousé une Anglaise, on comprendra plus loin pourquoi Staline dut le remplacer (par Molotov) en mai 1939.

G.- Alors pour quelle raison ?

R.- Puis-je parler tout à fait librement ?

G.- Oui, c'est ce que je vous demande ; et c'est pour cela que vous avez été invité à venir ici.

R.- Est-ce que Lénine n'avait pas des objectifs plus élevés, lorsqu'il reçut l'aide de l'Allemagne en vue de revenir en Russie ? Et faut-il accepter comme la vérité ces inventions calomnieuses qui ont été répandues pour l'accuser? Ne fut-il pas appelé aussi un "espion du Kaiser"? Ses relations avec l'Empereur et l'intervention allemande dans l'affaire de l'envoi en Russie des saboteurs³ soviétiques sont pourtant très claires.

G.- Que ce soit vrai ou faux, cela n'a rien à voir avec la question présente.

R.- Non ? Permettez-moi d'achever. N'est-ce pas un fait réel que l'action de Lénine fut au début avantageuse pour les troupes allemandes ? Permettez... Il y eut la paix séparée de Brest-Litovsk, par laquelle d'énormes portions de territoires de l'URSS furent cédés à l'Allemagne. Qui avait déclaré que le défaitisme était l'arme des Bolcheviques, en 1913 ? Lénine !

Je connais par cœur les termes de sa lettre à Gorky: "*La guerre entre l'Autriche et la Russie serait une chose très utile à la Révolution, mais il est improbable que François-Joseph et Nicolas nous offrent cette chance*".

Comme vous le voyez, nous les soi-disant trotskistes, les inventeurs de la défaite de 1905, nous maintenons actuellement la même ligne, la ligne de Lénine.

G.- Avec une petite différence, Rakovski: à présent il y a le Socialisme en URSS, plus le Tsar.

R. - Vous croyez cela ?

G.- Quoi?

R.- A l'existence du Socialisme en URSS?

G.- Est-ce que l'Union Soviétique n'est pas socialiste ?

R.- Pour moi, elle ne l'est que de nom ! Et c'est là précisément que l'on trouve la vraie raison de l'opposition. Soyons d'accord, par la force de la simple logique vous devez bien accepter que théoriquement, rationnellement, nous avons le même droit de dire Non, que Staline peut dire Oui. Et si le défaitisme peut se justifier pour le triomphe du Communisme, alors, celui qui considère

³ Allusion au fameux wagon plombé qui permit à Lénine et à ses compagnons de traverser en pleine guerre toute l'Allemagne jusqu'en Suède afin d'aller prendre la direction de la révolution bolchevique puis de signer la paix séparée de Brest-Litovsk (qui permit à l'Allemagne de se renforcer sur le front ouest).

que le Communisme a été anéanti par le bonapartisme de Staline et que celui-ci l'a trahi, a bien le même droit que Lénine de devenir un défaitiste.

G.- Rakovski, je pense que vous théorisez trop, grâce à votre manière de faire grand usage de la dialectique. Il est clair que s'il y avait beaucoup de gens ici présents, j'en apporterais la preuve; mais soit, j'accepte votre argument comme le seul possible dans votre situation, bien que néanmoins, je pense que je pourrais vous prouver que ce raisonnement n'est rien d'autre qu'un sophisme. Mais remettons cela à une autre occasion; elle se présentera un jour. Et j'espère que vous me donnerez la chance de vous répondre. Mais pour l'instant je vous dirai seulement ceci: si votre défaitisme et la défaite de l'URSS ont pour objet la restauration du Socialisme en URSS, le vrai Socialisme - selon vous le Trotskisme-, alors dans la mesure où nous avons détruit leurs leaders et leurs cadres, le défaitisme et la défaite de l'URSS n'ont aucun objectif, ni aucun sens. Le résultat de la défaite serait la prise du pouvoir par un quelconque führer ou tsar fasciste. N'êtes-vous pas d'accord ?

R.- C'est en effet exact. Sans flatterie de ma part, votre capacité de déduction est splendide.

G.- Bien. Mais si comme je le pense vous êtes sincère dans ce que vous dites, alors nous venons d'accomplir un grand pas : je suis un stalinien, vous un Trotskiste, et nous venons de réaliser l'impossible: nous avons atteint le point où nos vues coïncident. Et cette coïncidence réside en ceci qu'actuellement l'URSS ne doit pas être détruite !

R.- Je dois vous avouer que je ne m'attendais pas à me trouver en face de quelqu'un d'aussi intelligent. En fait, au stade actuel et pour encore quelques années, nous ne pouvons encore envisager la défaite de l'URSS et la provoquer, puisqu'il est connu qu'actuellement nous sommes dans une position telle que nous ne pouvons pas y saisir le pouvoir, et que nous n'en aurions donc aucun profit. Tout ceci est exact et coïncide avec nos vues. Nous ne pouvons pas être actuellement intéressés par l'effondrement de l'Etat stalinien. Je le dis ; mais en même temps j'affirme que cet Etat, outre tout ce que nous avons déjà dit, est anti-communiste. Vous constatez ma sincérité.

G.- Je le vois. Et c'est la seule manière dont nous pouvons nous entendre.

Mais avant que vous ne poursuiviez, j'aimerais vous demander de m'expliquer ce qui me paraît une contradiction. Si l'Etat soviétique est pour vous anti-communiste, pourquoi ne voulez-vous pas sa destruction dès maintenant ? Un autre pourrait être moins anti-communiste et présenterait par conséquent moins d'obstacles à la restauration de votre Communisme pur...

R.- Non, non, cette déduction est trop simpliste. Bien que le bonapartisme stalinien s'oppose au Communisme, tout autant que le napoléonien s'opposait à

la Révolution, la situation montre clairement que l'URSS continue néanmoins de préserver sa forme communiste et le dogme: mais c'est un Communisme formel et non un Communisme réel.

Et ainsi, tout comme la disparition de Trotsky donna automatiquement à Staline la possibilité de transformer le Communisme réel en un Communisme formel, de même aussi la disparition de Staline nous permettra de transformer le Communisme formel en Communisme réel. Il nous suffira d'une heure pour cela. M'avez-vous compris?

G.- Oui bien sûr. Vous venez de nous dire la classique vérité que personne ne détruit ce dont il veut hériter. Bien, soit ! Tout le reste est agilité sophistique. Vous vous basez sur un postulat qui peut être facilement réfuté, celui de l'anti-communisme de Staline. Est-ce que la propriété privée existe en URSS ? Est-ce que le profit personnel existe ? Y a-t-il encore des classes ?.. Je ne poursuivrai pas par une énumération de faits. A quoi bon!

R.- Je suis déjà convenu qu'il y a bien ici un Communisme formel. Dans tout ce que vous énumérez, il ne s'agit que de pures formes.

G.- Vraiment ? Mais dans quel but ? Par simple entêtement ?

R - Non, bien sûr ! C'est par nécessité. Il est impossible d'éliminer l'évolution matérialiste de l'histoire. Tout au plus peut-on la retarder. A quel prix ? Au prix de son acceptation théorique, afin de la détruire en pratique. La force qui entraîne l'humanité vers le Communisme est si indomptable, que seule cette même force, retournée et opposée à elle-même, peut permettre de ralentir son développement, plus précisément de ralentir le progrès de la Révolution.

G.- Un exemple ?

R.- L'exemple le plus évident : avec Hitler. Il avait besoin du Socialisme pour vaincre le Socialisme : c'est en cela que consiste son Socialisme très antisocialiste qu'est le National-Socialisme. Staline de même a besoin du Communisme pour vaincre le Communisme. Le parallèle est évident. Mais malgré l'anti-socialisme d'Hitler et l'anticommunisme de Staline, tous deux, contre leur gré et à leur corps défendant, créent néanmoins de manière transcendante le Socialisme et le Communisme !.. Eux et beaucoup d'autres avec eux. Volontairement ou non, consciemment ou non, ils créent le Socialisme et le Communisme formels, dont nous, communistes marxistes, nous devons inévitablement hériter.

G.- Héritage ? Pour qui l'héritage ? Le trotskisme est complètement liquidé !

R.- Vous pouvez le prétendre, mais vous n'y croyez pas vous-même. Aussi grandes que puissent être les liquidations, nous communistes, nous leur survivrons. Le long bras de Staline et de sa police ne peuvent atteindre tous les communistes.

G.- Rakovski, je vous demande, et au besoin je vous ordonne, de vous abstenir d'insinuations agressives. Ne dépassez pas les bornes, en profitant de votre « immunité diplomatique » !..

R.- Ai-je des lettres de créance ? De qui suis-je l'ambassadeur?

G.- Précisément de ce trotskisme insaisissable, si nous convenons entre nous de l'appeler ainsi.

R.- Je ne puis être un diplomate du trotskisme, comme vous le suggérez. Je n'ai pas reçu le droit de le représenter et je ne me suis pas chargé de ce rôle de moi-même. C'est vous-même qui me l'avez donné.

G.- Je commence à vous faire confiance. Je note en votre faveur qu'à mon évocation de ce trotskisme, vous ne l'avez pas nié. C'est déjà un bon début.

R. Comment pourrais-je le nier. Après tout, ne l'ai-je pas mentionné moi-même?

G.- Puisque nous avons reconnu l'existence de ce trotskisme spécial, dont nous sommes mutuellement convenus, je désire que vous me fournissiez des faits concrets, indispensables pour l'investigation de notre sujet.

R.- Oui, je serai à même de vous dire ce que vous estimez nécessaire de savoir ; je le ferai de ma propre initiative, mais il ne me sera pas possible d'affirmer que c'est toujours aussi "LEUR" pensée.

G.- Soit, c'est bien ainsi que je le considérerai.

R.- Nous sommes d'accord qu'actuellement l'opposition ne peut être intéressée par le défaitisme et la chute de Staline, puisque aujourd'hui nous n'avons pas physiquement la possibilité de le remplacer. Nous convenons bien de cela tous deux. C'est donc un fait incontestable. Cependant il existe un agresseur possible : le voici, c'est ce grand nihiliste d'Hitler qui, avec son arme terrible qu'est la Wehrmacht vise à conquérir tout l'horizon.

Que nous le voulions ou non, il l'utilisera contre l'URSS. Convenons donc que, pour nous, c'est le facteur inconnu. Etes-vous d'accord que le problème a été correctement énoncé ?

G - Il est bien posé. Mais je peux dire que pour moi il n'y a pas là de facteur inconnu. Je considère l'attaque d'Hitler contre l'URSS comme inévitable.

Pourquoi ? C'est très simple, parce que celui qui maîtrise ce facteur est tenté par l'attaque. Hitler est le seul condottiere du Capitalisme international.

R.- Je suis bien d'accord qu'il y a un danger, mais de là à penser sur cette base que l'attaque contre l'URSS est inévitable, il y a un abîme.

G.- L'attaque contre l'URSS est prédéterminée par l'essence même du Fascisme. Mais en plus, il y est poussé par tous les Etats capitalistes qui lui ont permis de réarmer et d'en acquérir les bases économiques et stratégiques. C'est tout à fait évident.

R.- Vous oubliez quelque chose de très important. Le réarmement d'Hitler et l'aide qu'il a reçue jusqu'à présent des nations du Traité de Versailles -notez bien cela- lui ont été fournis au cours d'une période très spéciale : lorsque nous pouvions encore devenir les héritiers de Staline, en cas de défaite de ce dernier, et alors qu'une opposition existait encore... Considérez-vous donc ce fait comme un simple hasard, une simple coïncidence dans le temps ?

G.- Je ne vois aucun lien entre l'accord des Puissances de Versailles au réarmement d'Hitler et l'existence de l'opposition... La trajectoire de l'hitlérisme est en soi claire et logique. L'attaque de l'URSS fait partie de son programme depuis longtemps. La destruction du Communisme et l'expansion vers l'Est sont des dogmes qui figurent dans le livre *Mein Kampf*, ce Talmud du national-socialisme... Mais que vous, les défaitistes, vous vouliez tirer profit de cette menace contre l'URSS, c'est tout naturellement en accord avec votre démarche de pensée

R.- Oui, à première vue cela apparaît naturel et logique, mais trop naturel et trop logique pour être la vérité.

G.-Pour parer à ce risque et afin qu'Hitler ne nous attaque pas, nous devrions nous fier à une alliance avec la France !..

Mais ce serait une naïveté. Cela signifierait que nous considérons le Capitalisme comme prêt à faire des sacrifices simplement pour sauver le Communisme.

R.- Si nous poursuivons cette discussion sur le seul fondement des concepts qui servent aux meetings de masse, alors vous êtes dans le vrai.

Mais si vous êtes sincère dans ce que vous venez de me dire, alors, vous m'en excuserez, mais vous me décevez... J'avais cru que la stratégie de la fameuse police stalinienne se situait à un niveau autrement plus élevé !

G.- L'attaque hitlérienne contre l'URSS est en plus une nécessité dialectique ; c'est la même chose que l'inévitable lutte des classes, mais à l'échelle internationale Aux côtés d'Hitler, il y a l'ensemble du Capitalisme.

R.- Eh bien, croyez-moi, à la lumière de votre dialectique scolaire, je forme une opinion bien négative de la culture politique du stalinisme ! J'écoute vos paroles comme Einstein pourrait écouter un écolier parler de physique à quatre dimensions. Je constate que seul le Marxisme élémentaire vous est familier, c'est à dire sa version démagogique et populaire.

G.- Alors si vos explications ne sont pas trop longues et générales, je vous saurais gré de m'expliquer quelque peu votre... Marxisme quantique, ou votre Relativité marxienne.

R.- Il n'y a pas de place ici pour l'ironie. Je parle avec les meilleures intentions. Dans ce même Marxisme élémentaire qui est enseigné jusque dans les universités de Staline, vous pouvez trouver la phrase qui contredit toute votre thèse sur le caractère inévitable de l'attaque d'Hitler contre l'URSS. On vous enseigne ainsi que la pierre angulaire du Marxisme est ce concept que, d'après ce que l'on suppose, les contradictions seraient la maladie fatale et incurable du Capitalisme... C'est bien exact, n'est-ce pas ?

G.- Oui, bien sûr !

R.- Mais si les choses sont réellement telles que nous accusons le Capitalisme d'être imprégné de contradictions capitalistes continues dans la sphère économique, pourquoi alors ne devrait-il pas en souffrir aussi en politique ?

Le politique et l'économique n'ont pas d'importance en soi : ce ne sont que des conditions de mesure de l'essence sociale : des contradictions se font jour dans la sphère sociale et sont simultanément réfléchies dans l'économie ou la politique ou dans les deux à la fois. Il serait absurde de tabler sur la faillite en économie, et en même temps sur l'infailibilité en politique - ce qui est en quelque sorte essentiel, absolument essentiel, pour que devienne inévitable une attaque contre l'URSS, selon votre postulat.

G.- Vous voulez dire que vous faites totalement confiance aux contradictions, à la fatalité et au caractère inévitable des erreurs qui doivent être commises par la bourgeoisie et qui empêcheront Hitler d'attaquer l'URSS. Je suis un marxiste, Rakovski, mais là, entre nous, et afin de ne pas vous donner prétexte à vous irriter contre un simple activiste, je vous dis que malgré toute ma foi en Marx, je ne peux pas croire que l'URSS n'existe que grâce aux fautes de ses ennemis... Et je pense que Staline partage ces mêmes vues.

R.- Mais je le crois aussi... Ne me regardez pas comme cela, je ne plaisante pas et je ne suis pas fou.

G.- Permettez-moi au moins d'en douter, jusqu'à ce que vous m'ayez donné la preuve de vos dires.

R.- Comprenez-vous maintenant que j'avais des raisons de qualifier votre culture marxiste de douteuse ? Vos arguments et vos réactions sont identiques à celles d'un quelconque activiste du rang

G.- Et elles sont fausses ?

R.-Elles seraient correctes au niveau d'un petit cadre, d'un bureaucrate, et pour la masse. Elles conviennent au simple combattant... Eux doivent croire

cela et le répéter mot pour mot, tel que c'est écrit. Mais écoutez-moi, pour apprendre ce qui est vraiment confidentiel. Avec le Marxisme vous obtenez le même résultat qu'avec les anciennes religions ésotériques. Leurs adeptes ne devaient connaître que ce qui était le plus élémentaire et le plus simpliste, ce qui suscitait leur foi, c'est-à-dire ce qui est le strict essentiel, aussi bien alors en matière de religion qu'aujourd'hui dans l'œuvre de la Révolution.

G.- Vous voulez, n'est-ce pas, m'ouvrir le Marxisme mystique, une autre sorte de franc-maçonnerie ?

R.- Non, il ne s'agit pas d'ésotérisme. Bien au contraire, je vais vous l'expliquer avec grande clarté. Le Marxisme, avant d'être un système philosophique, économique et politique, est une conspiration pour la Révolution. Et comme pour nous la Révolution est le seul absolu, il s'ensuit que la philosophie, l'économie et la politique n'ont de vrai qu'en ce qu'elles mènent à la Révolution.

La vérité fondamentale (appelons-la subjective) n'existe pas en économie, en politique, ni même en morale ; à la lumière de l'abstraction scientifique, c'est, soit la vérité, soit l'erreur ; mais pour nous, sujets de la dialectique révolutionnaire, il n'existe pas d'autre vérité. Est donc la seule vérité tout ce qui est révolutionnaire, et telle était bien la pensée de Marx. C'est en fonction de cela qu'il nous faut agir. Rappelez-vous cette phrase de Lénine répliquant à qui lui démontrait par toutes sortes d'arguments que son intention contredisait la réalité : « *Je pense, moi, que c'est réel* », répondit-il. Pensez-vous que Lénine disait des absurdités ? Pas du tout : pour lui toute réalité, toute vérité, n'avait qu'une valeur relative par rapport à la seule et absolue vérité et réalité : la Révolution.

Marx fut un génie. Si ses œuvres avaient simplement consisté en une critique approfondie du Capitalisme, cela seul aurait déjà été en soi une œuvre scientifique insurpassable : mais là où ses écrits sont ceux d'un maître, c'est où il suscite un effet d'apparente ironie. "*Le Communisme, dit-il, doit vaincre, parce que le Capital lui donnera cette victoire, tout en étant son ennemi*". Telle est la thèse magistrale de Marx... Peut-on pousser l'ironie plus loin ? Et donc, pour être cru, il lui a suffi de dépersonnaliser le Capitalisme et le Communisme, en transformant l'individu humain en individu acteur conscient, ce qu'il fait avec un extraordinaire talent de jongleur. Telle fut la méthode de son astuce, dans le but de démontrer aux capitalistes qu'ils sont une réalité du Capitalisme et que le Communisme peut triompher par l'effet d'un idiotisme spontané ; car sans la présence d'un immortel idiotisme dans *l'homo economicus*, ne pourraient apparaître en lui ces continuelles contradictions que proclame Marx.

Etre capable d'effectuer la transformation de *l'homo sapiens* en *homo stultum*³, c'est posséder une puissance magique capable de faire redescendre l'homme jusqu'en bas de l'échelle zoologique, c'est-à-dire au niveau de la brute, de l'animal.

Or c'est seulement si à l'époque de l'apogée du Capitalisme on trouve *l'homo stultum* que Marx peut formuler sa proposition axiomatique : les contradictions + le temps = le Communisme.

Croyez-moi, lorsque nous, qui sommes initiés à cette astuce, nous contempons le portrait de Marx qui se trouve par exemple dans l'entrée principale de la Loubianka⁴, nous ne pouvons nous empêcher d'éclater intérieurement de ce rire dont Marx nous a contaminés : nous l'apercevons riant dans sa barbe à la face de toute l'humanité.

G.- Et vous osez rire du savant le plus révééré de toute l'humanité ?

R.- Moi, m'en moquer? Mais pas du tout, j'exprime par là ma plus grande admiration! Pour que Marx ait été capable de tromper tant d'hommes de science, il fallait bien qu'il les surpassât tous... Car pour juger de Marx dans toute sa grandeur, il faut considérer le vrai Marx, Marx le révolutionnaire, Marx jugé par son Manifeste. Cela veut dire Marx le conspirateur, car durant sa vie la Révolution en était au stade de la conspiration. Ce n'est pas pour rien que la Révolution est redevable de son développement et de ses récentes victoires à ces conspirateurs là.

G.- Vous niez donc l'existence d'un processus dialectique de contradictions du Capitalisme qui conduise au triomphe final du Communisme ?

R.- Vous pouvez être sûr que si Marx avait cru que le Communisme n'obtiendrait la victoire que grâce aux contradictions du Capitalisme, il n'aurait jamais alors, et pas une seule fois, fait mention de ces contradictions dans aucune des milliers de pages de son oeuvre scientifique. Tel était en effet l'impératif catégorique de la nature réaliste de Marx : non pas du Marx savant, mais du Marx révolutionnaire. Le révolutionnaire, le conspirateur, n'aurait jamais dévoilé à son adversaire le secret de son futur triomphe...

Il ne lui aurait jamais dévoilé cette information ; bien au contraire, il lui aurait fourni la désinformation dont vous faites usage en contre-conspiration. N'êtes-vous pas d'accord ?

G.- Quoi qu'il en soit, nous voilà arrivés selon vous à la conclusion qu'il n'y a pas de contradictions dans le Capitalisme, et que si Marx en parle, c'est seulement à titre de méthode stratégique révolutionnaire, n'est-ce pas ?

³ Homme stupide.

⁴ Le siège de la police à Moscou.

Mais pourtant, les contradictions colossales et sans cesse croissantes du capitalisme, elles sont bien visibles ! Et donc, on arrive à la conclusion que Marx, tout en ayant menti, dit la vérité.

R.- Vous êtes dangereux comme dialecticien lorsque vous desserrez les freins de votre dogmatisme scolastique, et que vous donnez libre cours à votre inventivité personnelle. Oui, c'est bien cela, Marx disait la vérité lorsqu'il mentait. Il mentait lorsqu'il induisait en erreur en ayant défini les contradictions comme étant " permanentes " dans l'histoire de l'économie capitaliste et en les ayant appelées "naturelles et inévitables"; mais en même temps, il disait la vérité, parce qu'il savait que les contradictions seraient créées et se développeraient en une progression croissante jusqu'à leur apogée.

G.- Cela signifie, pour vous, qu'il existe une antithèse

R.- Non, il n'y a pas ici d'antithèse. Marx ment pour des raisons tactiques sur l'origine des contradictions du Capitalisme, mais non sur leur réalité évidente. Marx savait comment elles furent créées, comment elles devinrent plus aiguës, et comment les choses évoluèrent vers une anarchie générale dans la production capitaliste, ce qui se produisit avant le triomphe de la révolution communiste. **Il savait que cela arriverait, parce qu'il connaissait ceux qui créèrent ces contradictions.**

G.- Voilà une bien étrange révélation et de curieuses nouvelles, cette assertion et cet exposé des circonstances qui font que ce qui mène le Capitalisme à son " suicide", selon l'expression bien trouvée de l'économiste bourgeois Schalenbach, n'est pas l'essence même et la loi interne du Capitalisme. Mais il m'intéresse de savoir si nous en arriverons à des questions de personnes par cette voie là?

R.- Ne l'avez-vous pas senti intuitivement ? N'avez-vous pas remarqué combien chez Marx les mots contredisent les intentions? Il déclare la nécessité et le caractère inévitable des contradictions du Capitalisme en prouvant l'existence du surplus de valeur et de l'accumulation du profit, c'est-à-dire qu'il prouve ce qui existe en fait. Il invente agilement la proposition qu'à une concentration croissante des moyens de production doit correspondre une masse croissante de prolétariat, une force plus grande pour créer le Communisme, n'est-ce pas ?

Maintenant continuons : en même temps qu'il énonce cette assertion, il fonde l'Internationale. Or l'Internationale, dans l'œuvre de la lutte des classes au jour le jour, est "réformiste", c'est à dire que c'est une organisation dont l'objectif est de limiter le surplus de valeur et, lorsque c'est possible, de l'éliminer. C'est pourquoi, objectivement, l'Internationale est une organisation contre-révolutionnaire et anticommuniste d'après la théorie de Marx.

G.- Voilà donc maintenant que Marx est un contre-révolutionnaire et un anticommuniste!..

R.- Vous voyez donc maintenant comment l'on peut utiliser la culture marxiste originelle. On ne peut que décrire l'Internationale comme contre-révolutionnaire et anticommuniste, cela avec exactitude logique et scientifique, si l'on ne voit dans les faits rien d'autre que leurs résultats immédiatement visibles, et dans les textes que la lettre. On en vient à des conclusions aussi absurdes, parce qu'elles semblent être évidentes, lorsqu'on oublie que les mots et les faits dans le Marxisme sont sujets aux règles strictes de la science la plus haute, celle de la conspiration et de la Révolution.

G.- Finirons-nous par aboutir aux conclusions finales ?

R.- Oui, dans un moment. Si la lutte des classes dans la sphère économique s'avère devenir réformiste à la lumière de ses premiers résultats, et pour cette raison contredit les présupposés théoriques qui déterminent l'établissement du Communisme, elle est en fait, dans son sens réel et véritable, purement révolutionnaire. Mais, je le répète, elle est soumise aux règles de la conspiration, ce qui veut dire à celles de se masquer et de cacher ses objectifs réels... La limitation du surplus de valeur et ainsi de l'accumulation comme conséquence de la lutte des classes, ce n'est qu'une affaire d'apparence, une illusion, afin de stimuler le mouvement révolutionnaire dans les masses.

Une grève est déjà une tentative de mobilisation révolutionnaire. Indépendamment de son succès ou de son échec, son effet économique est l'anarchie. Le résultat est que cette méthode, présentée en vue de l'amélioration de la situation économique d'une classe, amène l'appauvrissement de l'économie en général. **Quels que puissent être l'échelle et les résultats d'une grève, elle amène toujours une réduction de la production.**

Le résultat en est : plus de pauvreté, ce dont la classe laborieuse ne peut se libérer. Voici déjà quelque chose. Mais ce n'est ni le seul résultat ni le plus important. Comme nous le savons, le but unique de toute lutte dans la sphère économique est de gagner davantage et de travailler moins. Telle est l'absurdité de l'économie, mais selon notre phraséologie telle est la contradiction, qui n'a pas été aperçue par les masses, qui sont aveuglées en permanence par une augmentation des salaires, laquelle est immédiatement annulée par une augmentation des prix. Et s'il y a limitation des prix par l'action gouvernementale, la même chose survient : la contradiction entre le désir de dépenser plus et de produire moins est caractérisée ici par l'inflation monétaire. Et c'est ainsi que l'on entre dans un cercle vicieux : grève, faim, inflation, faim.

G.- Excepté pourtant lorsque la grève a lieu aux dépens du surplus de valeur du Capitalisme.

R.- Théorie, pure théorie que cela ! Puisque nous sommes entre nous, prenez n'importe quel annuaire statistique concernant l'économie de n'importe quel pays, et divisez les rentes et le revenu total par le nombre de tous les salariés, et vous verrez quel résultat extraordinaire en ressort. Ce résultat est le fait le plus contre-révolutionnaire qui soit, et l'on doit garder sur lui le plus total secret. Ceci parce que, **si vous déduisez du dividende théorique les salaires et dépenses des directeurs qui seraient la conséquence de l'abolition de la propriété privée, presque toujours il reste un dividende qui est négatif pour le prolétariat.** En réalité, c'est toujours une perte si l'on considère en plus la réduction qui s'en suit dans le volume et la qualité de la production.

Comme vous allez le voir maintenant, un appel à la grève comme moyen d'obtenir une amélioration rapide du bien-être du prolétariat n'est qu'une excuse : c'est un alibi nécessaire pour obliger à commettre un sabotage de la production capitaliste. C'est ainsi qu'aux contradictions dans le système bourgeois s'ajoutent des contradictions pour le prolétariat : c'est l'arme double de la Révolution, et - c'est l'évidence même - elle n'opère pas toute seule : elle possède une organisation, des chefs, une discipline et, par-dessus tout, elle compte sur la stupidité.

Ne soupçonnez-vous pas que les contradictions du Capitalisme si souvent mentionnées, et en particulier ses contradictions financières, sont aussi organisées par quelqu'un ?.. A titre de fondement pour ces déductions, je vous rappellerai que dans sa lutte économique, l'Internationale prolétaire coïncide avec l'Internationale financière, puisque l'une et l'autre produisent l'inflation, et s'il y a coïncidence, on doit penser qu'il y a aussi accord entre elles. Ce sont ses propres termes.

G.- Je soupçonne là une énorme absurdité, ou l'intention de filer un nouveau paradoxe, car je ne peux pas imaginer ce que vous dites. Vous semblez vouloir suggérer l'existence de quelque chose comme une seconde Internationale communiste, mais capitaliste, naturellement ennemie.

R.- Très exactement. Lorsque j'ai mentionné l'Internationale financière, je pensais à elle comme à un Komintern; mais ayant admis l'existence de ces deux "Komintern", je ne dirai pas pour autant qu'ils sont ennemis.

G.- Si vous voulez nous faire perdre du temps avec vos inventions et vos fantaisies, je dois vous avertir que vous avez choisi le mauvais moment...

R.- Dites, est-ce que vous croyez que je suis comme la courtisane des "Mille et une Nuits", qui usa de toute son imagination pendant une nuit entière pour sauver sa vie? Ce n'est pas mon cas. Si vous pensez que nous nous écartons du sujet, vous vous trompez.

Mais afin de parvenir à ce que vous avez pris comme notre objectif, et si je ne veux pas échouer, il me faut d'abord vous éclairer sur les questions les plus importantes, en ayant en tête votre méconnaissance de ce que je pourrais appeler le "haut Marxisme". Je ne peux m'abstenir de ces explications nécessaires, car je sais trop bien qu'il y a ce manque de connaissances au Kremlin... Permettez-moi donc de poursuivre.

G.-Vous pouvez continuer. Mais s'il s'avère que tout cela devait être jugé comme n'étant qu'une perte de temps pour exciter l'imagination, alors cet amusement aura certainement un triste épilogue. Je vous aurai averti.

(à suivre)

* * * * *

Journée du 28 février à Paris

Vous avez apprécié les conférences de la journée régionale du CEP et souhaitez les réentendre. Vous n'avez pu venir et souhaitez les écouter ou les faire écouter autour de vous.

Des cassettes audio (*barrer le D*) ou des Compacts-Disques (laisser la référence complète CD) sont disponibles :

- o CD0401 Roger Castell :
La bioélectronique Vincent 90mn 7,50€
- o CD0402 Pr Marie-Odile Réthoré :
Les manipulations génétiques sur l'homme 90mn 7,50€
- o CD0403 Bernard Asquin :
Choc émotionnel et maladie 90mn 7,50€
- o CD0404 Jean du Chazaud :
*L'endocrino-psychologie
ou la relation entre le corps et l'esprit.* 90 mn 7,50€

Offre spéciale pour l'ensemble. Au choix :

- 25 € franco les 4 conférences ;

- Pour le prix régulier de 30 €, envoi gratuit de l'intervention de

Dominique Tassot sur Radio-Silence :

La terre a-t-elle vraiment des milliards d'années ?

LES DESSOUS DE LA PREHISTOIRE



Les dinosaures d'Acambaro (1^{ère} partie) Dennis Swift, Ph.D.

Résumé : A partir de 1944 et durant plus de 10 ans, à Acambaro (Mexique), un quincaillier

d'origine allemande et archéologue amateur, Julsrud, exhuma une fantastique collection de plus de 30 000 figurines de céramique. Ces pièces, toutes uniques, sont remarquables sur le plan artistique et signalent une antique civilisation précolombienne. Or plusieurs centaines de ces figurines représentent des dinosaures, notamment le brachiosaure (presque inconnu à l'époque), l'iguanodon (découvert en 1978) et des brontosaures à épines dorsales (connus en 1992). Il ne fait donc aucun doute que les artistes, qui ont modelé ces pièces (cuites à feu ouvert alors que les arbres sont rares aujourd'hui à Acambaro) avaient sous les yeux les animaux qu'ils reproduisaient. Aussi tous les experts officiels se refusèrent-ils à authentifier une découverte aussi dérangeante pour la théorie de l'évolution. Il fallut des journalistes et le célèbre géographe Charles Hapgood, pour briser la chape de silence qui recouvre cette collection toujours sous clés au musée d'Acambaro.

En juillet 1944, par un matin ensoleillé, Waldemar Julsrud, un quincaillier allemand d'Acambaro, au Mexique, se promenait à cheval au pied de la montagne El Toro. Soudain, il aperçut des pierres taillées partiellement découvertes, et un objet de céramique à demi enterré.

Julsrud descendit de cheval, creusa, et dégageda les pierres taillées ainsi que des morceaux de céramique. Versé en archéologie, il comprit aussitôt que ces céramiques ne ressemblaient à rien de ce qu'il avait déjà vu.

Il connaissait les civilisations indiennes tarasque, aztèque, toltèque, maya, chupicauro, inca et pré-inca, mais les objets qu'il tenait dans sa main se distinguaient nettement de ces cultures indiennes connues.



Julsrud avait découvert, en 1923, avec Padre Fray José María Martínez, la culture chupicauro à seulement 12 kilomètres de là.

Lorsque quelques fragments de céramique furent trouvés à Chupicauro, Julsrud avait lui-même engagé des terrassiers pour les déterrer. Cette découverte avait attiré

l'attention des archéologues du monde entier, qui pensèrent d'abord que les statuettes étaient tarascanes; on les associa par la suite à une culture indienne toute nouvelle, les Chupicauro. La civilisation des Chupicauro est apparue environ 500 ans avant Jésus-Christ et s'est éteinte 500 ans après Jésus-Christ, soit près d'un millier d'années avant les Tarascanes.

Et maintenant, Julsrud, à l'âge de 69 ans, était sur le point de faire une découverte archéologique, peut-être parmi les plus importantes de l'histoire de l'archéologie. Il engagea un paysan mexicain, Odilon Tinajero, pour fouiller le site où les figurines de céramique avaient été trouvées, et pour qu'il lui rapporte tout objet similaire. Peu après, Tinajero rapporta une brouette pleine de poterie de céramique provenant de la montagne El Toro. Charles Hapgood raconte : *«Julsrud était un homme d'affaires rusé et il conclut avec Tinajero une entente très importante dans cette histoire. Il dit à Tinajero qu'il lui donnerait un peso (environ 12 cents) pour chaque pièce complète qu'il rapporterait.»*¹

Tinajero fouillait donc avec soin, en s'efforçant de ne pas briser les figurines. Il recollait les pièces brisées avant de les rapporter à Julsrud.

Parmi les milliers d'objets trouvés, certains transformèrent le manoir de Julsrud en «un musée qui marqua les scientifiques». Les figurines modelées dans de l'argile de couleurs différentes représentaient des dinosaures, divers peuples (des esquimaux, des asiatiques, des africains, des blancs barbus, des Mongoliens, des Polynésiens) et des objets culturellement liés aux Égyptiens, aux Sumériens et à d'autres peuples. Les objets étaient faits d'argile et de pierre, et leur taille variait considérablement. Certaines figures n'avaient que quelques pouces de long, certaines statues mesuraient trois pieds, et certaines figures de dinosaures avaient une taille de quatre ou cinq pieds.



¹ Charles Hapgood, *MYSTERY IN ACAMBARO, An Account of the Ceramic Collection of the Late Waldemar Julsrud in Acambaro, Q.T.U., Mexico.* (Auto édition, 1972).

La collection, qui comportait alors plus de 20 000 objets, ne contenait aucune réplique. Chaque figurine d'argile était unique, réalisée sans moule, modelée avec talent et décorée avec soin. Cette imposante collection comprenait des centaines de figurines de dinosaures qui furent scientifiquement identifiées comme représentant plusieurs espèces de dinosaures.

Ces sculptures de dinosaures représentaient notamment le trachodon à pattes palmées, le gorgosaure, le monoclonius cornu, l'ornitholeste, le titanosaure, le tricératops, le stégosaure, le diplodocus, le podokosaure, le struthiomimus, le plésiosaure, le léviathan, le maiasaure, le rhamphorynchus, l'iguanodon, le brachiosaure, le ptéranodon, le dimétronon, l'ichtyornis, le tyrannosaure, le rhynococéphale et d'autres espèces inconnues de dinosaures.

BRACHIOSAURE

Ces fantastiques figurines de dinosaures menacent les idées admises et les échelles de temps de plusieurs champs d'étude. En 1955, Ivan T. Sanderson, Ph.D, fut étonné de découvrir dans cette collection une représentation précise de son dinosaure américain, le brachiosaure, qui était presque totalement inconnu du public à l'époque. Sanderson écrit : « *Cette figurine est une pièce très délicate; elle a l'air polie et est d'un noir de jais. Elle mesure environ 30 centimètres. Ce qui est fascinant, c'est qu'il s'agit d'une représentation absolument parfaite du brachiosaure, découvert uniquement en l'Afrique de l'Est et en Amérique du Nord. Il y a plusieurs représentations de squelettes dans la documentation publiée, mais je n'ai jamais vu qu'une reconstitution en chair. Cette figurine lui ressemble tout à fait.* »



Dans les années 1940 et 1950, alors que la collection de Julsrud augmentait, l'État de Guanajuato, au Mexique, était très peu exploré au point de vue paléontologique et archéologique ; il ne l'est pas davantage aujourd'hui. Pourtant la fertile vallée d'Acambaro fut occupée au cours des 4000 dernières années par une ou plusieurs civilisations ayant une connaissance approfondie et directe des dinosaures.

En 1999, avec Don R. Patton, Ph. D., nous avons entrepris un voyage à Acambaro, à 180 miles environ au nord de Mexico, afin d'explorer nous-mêmes ses mystères.

Peu après notre arrivée à Acambaro, on nous apprit que la collection Julsrud était gardée sous clé et qu'elle n'était pas ouverte au public.

Après quelques jours de négociation avec le maire, le secrétaire du tourisme et le directeur du musée d'Acambaro, on nous donna la permission de voir une partie de la collection. L'endroit où l'on conservait les objets fut cérémonieusement ouvert par le maire. La faible lumière qui entrainait par les stores nous permis de distinguer dans les pièces poussiéreuses les boîtes empilées jusqu'au plafond et des objets emballés dans du papier journal et placés précieusement dans des cartons effrités.

Nous obtînmes la permission officielle d'observer les objets dans la salle de conférence de la ville, sous la surveillance de deux policiers armés de fusils AK-47 et de pistolets. Des employés de la ville faisaient la navette pour nous apporter les boîtes, pendant que je débarrassais les figurines de céramique et que Patton les photographiait de façon professionnelle. La collection a compté jusqu'à 33 500 figurines, dont des instruments de musique, des masques, des idoles, des outils, des ustensiles, des statues, des visages de différentes nationalités et des dinosaures. Les figurines avaient finalement envahi les douze pièces du manoir de Julsrud, si bien qu'il dut dormir dans sa baignoire, puisque c'était le seul endroit où il restait de la place.

En six heures, nous fûmes capables de déballer un peu plus de 800 figurines de céramique.

Comme nous devions faire vite, nous avons étalé sur la table de la salle de conférence tout le contenu des quatorze boîtes ouvertes. Parmi ces articles figuraient 75 magnifiques statuettes de dinosaures. Et quel ne fut pas notre émerveillement lorsque nous débarrassâmes une figurine d'iguanodon.

Dans les années 1940 à 1950, l'iguanodon était encore tout à fait inconnu. **Aucun faussaire n'aurait pu connaître ce dinosaure et encore moins le**

sculpter, car ce n'est qu'en 1878 et 1979 que des squelettes d'iguanodons adultes furent découverts avec leurs nids et leurs petits.²

Patton et moi-même devînmes du jour au lendemain des vedettes à Acambaro. Nous fûmes interviewés par la radio et les chaînes de télévision du Mexique. Trois journaux importants de l'État de Guanajuato nous mirent à la une. Je remis des t-shirts de dinosaures aux hommes politiques et suggérai que l'on fasse d'Acambaro une attraction touristique en imprimant des t-shirts représentant les dinosaures d'Acambaro, des cartes postales et un parc de dinosaures. Des gens viendraient du monde entier pour voir la collection d'Acambaro et ses dinosaures.

Je causai accidentellement un scandale national lorsque je demandai : «*Combien de boîtes avez-vous en stock ?*». On me dit qu'il y en avait 64, et je murmurai : «*Il y a déjà eu 33 500 figurines, et ici, il ne peut en rester seulement 5 000 ou 6 000*». Un journaliste m'entendit, et la semaine suivante nous faisons encore la une des journaux puisqu'une enquête avait été ouverte au sujet des statuettes manquantes.

Julsrud avait lui aussi suscité la controverse sur sa collection, mais ce vent semé sur un chapitre de l'histoire mit plusieurs années à se transformer en tempête dans la communauté scientifique. N'étant pas tenu par des obligations académiques ou par des idées préconçues, Julsrud se mit à réfléchir tandis que des milliers de figurines, toutes cuites à feu ouvert, étaient découvertes.

La caractéristique la plus époustouflante et sensationnelle de la collection était qu'elle représentait des êtres humains et des dinosaures vivant en étroite relation. Julsrud examina l'hypothèse très vraisemblable que ces objets pussent provenir d'une culture encore plus vieille que les Olmèques, les Mavans ou les Chupicauro.



1.80).

mestre 2004

La collection signalait une culture de grande antiquité. Les objets laissaient entendre que la région d'Acambaro était autrefois couverte de forêts, bien différente de la vallée sèche qu'elle forme aujourd'hui. Les géologues découvrirent que la vallée était autrefois occupée par un grand lac, il y a environ 5000 ou 6000 ans. Le site où l'on découvrit les poteries en céramique était autrefois au bord du lac. Les objets avaient originalement été enfouis dans le sable. La faune, les plantes, les arbres et les fleurs représentés dans l'art de cette civilisation inconnue étaient ceux de ses bois, lacs et forêts. Julsrud tenta d'attirer l'attention de la communauté scientifique, mais se heurta à l'indifférence et au silence des académies.

Comme les archéologues, paléontologues, historiens et anthropologues choisirent de l'ignorer, Julsrud décida de publier son propre ouvrage en espagnol : *Enigmas del Pasado*. Julsrud rédigea une théorie selon laquelle la colossale collection d'objets de céramique et de pierre avait été enfouie par un peuple en proie à une catastrophe. Il émit l'hypothèse qu'il y avait eu une période de cataclysmes qui changea le visage de la Terre, et que d'anciennes civilisations disparurent alors. Sa suggestion la plus radicale, qui fit violemment réagir l'élite scientifique, fut que les hommes et les dinosaures avaient vécu côte à côte. Même s'il était évident que Julsrud venait de faire une déclaration d'une importance scientifique capitale, il fut ridiculisé par les autorités lorsque son livre parut. Y eut-il une civilisation à Acambaro durant l'époque glaciaire des géologues ? Il y a, dans la collection, des représentations sans équivoques d'un dromadaire américain de l'époque glaciaire, de chevaux de l'époque glaciaire, ainsi que de rhinocéros d'espèces éteintes. Il y a plusieurs figurines de singes géants, comme ceux qui ont existé en Amérique du Sud durant le pléistocène. Pendant les fouilles, quelques dents furent trouvées parmi les figurines. En 1955, ces dents furent amenées à George Gaylord Simpson, un

éminent paléontologue américain de l'époque qui travaillait à l'American Museum of Natural History. Il les identifia comme dents de *Equus Conversidans Owen*, un cheval éteint qui avait vécu durant l'époque glaciaire. Nous retrouvons, dans la collection de Julsrud, deux figurines d'Equus Conversidans Owen. L'image de ce cheval est également gravée sur des pots de céramique de la collection.

En 1947, après la publication de l'ouvrage de Julsrud, quelques journaux et magazines du Mexique mentionnèrent brièvement la découverte. Mais Julsrud ne put obtenir l'attention d'aucun scientifique ni d'aucune autorité pour venir enquêter sur les figurines. Finalement, en 1950, un journaliste américain, Lowell Harmer, s'aventura en Acambaro pour inspecter la collection. Harmer se rendit au site de la montagne El Toro et photographia Julsrud avec ses excavations, alors que des figurines de dinosaures étaient ôtées d'un enchevêtrement de racines de Maguey.

Il écrivit : *«N'importe qui croirait que ces grands sauriens n'ont pu être créés que par des artistes disparus depuis longtemps et qui les connaissaient bien.»*³



³ Lowell Harmer. *MEXICO FINDS GIVE HINT OF LOST WORLD*, Los Angeles Times, (mars 25, 1951).

L'élite scientifique continua d'agir comme si rien d'important (et qui aurait pu menacer le paradigme de l'évolution) ne s'était produit à Acambaro .

En dépit de leurs efforts pour minimiser et expliquer les découvertes de Julsrud en déclarant qu'il ne s'agissait que d'un plaisantin, l'information filtra peu à peu.

William W. Russell, un journaliste de Los Angeles vint sur la place. Il photographia lui-même les fouilles. Des trous fraîchement creusés laissaient voir plusieurs objets pris dans des racines.⁴ Les objets devaient avoir été sous terre depuis fort longtemps pour que des racines d'arbres poussent autour d'eux, à une profondeur de 5 ou 6 pieds.

Russell nota qu'à l'évidence les objets étaient très anciens. Les découvertes furent alors décrites dans une documentation accessible au grand public, tant et si bien que les scientifiques ne purent plus les couvrir par leur silence académique. Les archéologues professionnels durent donc composer avec le problème d'Acambaro. En 1952, Charles C. Dipeso de l'Amerind Foundation fut convaincu par les rapports populaires que présentaient des journaux et revues (comme *Fate*⁴) et commença l'examen de cette étrange collection. Des échantillons lui furent envoyés, mais les tests en laboratoire ne prouvèrent rien. Dipeso pensait que les tests démontraient que la collection n'était qu'un canular contemporain.



mais les figurines ne pouvaient pas être des faux pour la seule raison qu'elles représentaient des reptiles du Mésozoïque. En juin 1952, Dipeso se

⁴ William N. Russell "Did Man Tame the Dinosaurs?" *Fate*, (March, 1952), pp 2027; "Report on Acambaro," *Fate* (juin 1953), pp.31-35.

rendit à Acambaro afin d'examiner la collection de Julsrud. En moins de quatre heures, il déclara avoir observé

32 000 articles dans le manoir. En fait, il certifia que son examen avait été très précis et approfondi, si bien qu'il avait pu observer que les dépressions des figurines formant les yeux, les écailles et la bouche étaient nettes et neuves. Aucune poussière n'était présente dans les crevasses.⁵

Dipeso dut être un archéologue bionique, maniant les objets à une vitesse dépassant celle de Superman. Pour accomplir cet exploit herculéen, il aurait fallu qu'il inspecte 133 objets par minute, sans s'arrêter.

En réalité, cela aurait pris plusieurs jours pour déballer la masse de pièces intactes, brisées ou réparées qui se trouvaient dans les boîtes. Une fois les morceaux déballés, démêlés et placés parmi les objets déjà exposés dans le manoir, il aurait fallu plusieurs jours pour effectuer un examen sommaire.

Charles Dipeso déclara qu'une enquête plus attentive avait révélé qu'une famille vivant dans la région d'Acambaro avait fabriqué les figurines pendant *«les mois d'hiver, alors que les champs étaient au repos»*. Dipeso pensait que sa famille de farceurs s'était inspirée du cinéma, des bandes dessinées, des journaux et des livres de la bibliothèque locale. Il semble cependant que Dipeso ne croyait pas réellement que la collection Julsrud fût fausse. Julsrud affirma qu'avant de retourner aux Etats-Unis afin d'écrire les articles qui dénonceraient la farce, *«M. Dipeso m'a déclaré qu'il était tout à fait convaincu de l'authenticité de ma découverte. Il désirait acheter pour son musée un certain nombre de statuettes d'origine tarasque.»*

Julsrud ne voulut vendre aucun de ses objets à Dipeso, mais il l'envoya à un homme qui vendait des antiquités.

Le marchand dit à Dipeso que les céramiques de Julsrud venaient d'un homme (*Tinajero*) qui vivait avec ses trois enfants à trente minutes du village, près de l'usine d'irrigation de Solis. Julsrud note : *«Pourquoi Dipeso n'est-il pas allé voir cet homme pour s'assurer de la vérité ? Un scientifique sérieux a l'obligation d'aller enquêter lui-même et de ne pas donner crédit à ce que le premier venu lui raconte»*. En premier lieu, il aurait été contraire au code d'éthique archéologique et illégal de la part de Dipeso, de se procurer ces objets indiens et de les emporter hors du pays.

En second lieu, le marchand d'antiquités qui vendit au noir les objets à Dipeso avait des raisons évidentes de ne pas vouloir que Dipeso se procure des

⁵ Charles C. Dipeso, "The Clay Figurines of Acambaro," Guanajuato, Mexico, American Antiquity, avril 1953, pp 388-389.

statuettes de Julsrud. Nous n'avons donc aucune difficulté à comprendre pourquoi le marchand a inventé l'histoire des faussaires. Francisco Aguitar Sanchaz, surintendant du réseau national d'irrigation de Solis déclara : *«Depuis quatre ans, je connais personnellement les habitants de toute la région et ses activités archéologiques, et je nie positivement qu'il y ait eu une telle production de céramique ici.»*

Le président municipal d'Acambaro, Juan Terrazaz Carranza, publia un document officiel (n° 1109) le 23 juillet 1952, dans lequel il réfutait les allégations de Dipeso : *«La Présidence, sous ma direction, a ordonné qu'une enquête fût menée relativement à cette affaire, et elle en est venue à la conclusion que, dans ce municipe, il n'existe aucun individu fabriquant ce genre d'objet.»*

De nombreux autres problèmes sont associés aux allégations fallacieuses de Dipeso. Il omit de mentionner que les objets de céramique, sculptés dans divers styles et variétés d'argile, avaient été fabriqués un par un, et non dans des moules. De plus, il n'y avait pas que des objets en céramique, mais aussi des objets en pierre.

ANKYLOSAURE

Cette collection est d'une beauté et d'une variété sans égales. Elle a suscité l'admiration de beaucoup d'artistes professionnels. Aucune famille de paysans ne pourrait fabriquer des milliers et des milliers de sculptures uniques avec tant de talent et de finesse.
(A suivre)

SOCIETE

*"Il a plu à Dieu qu'on ne pût faire aucun bien aux hommes qu'en les aimant."
(P. Le Prévost)*

Au Commencement ...

Dieu créa le ciel et la terre. Tout de suite Il eut un procès pour défaut de dépôt préalable de l'étude d'impact. On Lui accorda un permis temporaire pour la partie céleste du projet, mais Il fut coïncé pour la partie terrestre par une injonction de cessation immédiate de travaux.

À l'audience, on demanda d'abord à Dieu pourquoi Il avait entrepris son projet terrestre. Il répondit qu'Il aimait bien se montrer créatif.

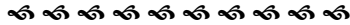
Alors Dieu dit *"Que la lumière soit !"* et aussitôt les fonctionnaires voulurent savoir comment cette lumière serait faite. Y aurait-il extraction à ciel ouvert ? Avait-t-on pensé à la pollution thermique ? Dieu expliqua que la lumière proviendrait d'une énorme boule de feu. Dieu obtint la permission de faire sa lumière, à condition qu'aucune fumée ne se dégage de la boule de feu. En outre, pour économiser l'énergie, la lumière devrait être éteinte la moitié du temps. Dieu fut d'accord et Il déclara qu'Il appellerait la lumière *"Jour"* et l'obscurité *"Nuit"*. Les fonctionnaires répondirent que la sémantique ne les intéressait pas.

Dieu dit *"Que la terre fasse pousser du gazon, des herbes portant semence"*. Le Ministère de l'Environnement accepta à condition d'utiliser des semences locales. Puis Dieu dit *"Que les eaux foisonnent d'une multitude d'êtres vivants, et que les oiseaux volent sur la terre."* Les fonctionnaires firent alors remarquer que cela nécessiterait l'accord de l'Agence centrale des organismes d'intervention dans le secteur agricole (Acofa), de l'Agence de développement agricole et rural (Adar), de l'Association pour la protection des animaux sauvages et du patrimoine naturel, et aussi du World Wildlife Fund.

Tout allait très bien jusqu'au moment où Dieu déclara qu'Il voulait exécuter son projet en six jours. Les fonctionnaires dirent que cela prendrait au moins cent jours pour étudier le dossier et l'étude d'impact. Ensuite il y aurait l'enquête publique. Ensuite il faudra 10 à 12 mois avant que ...

Alors, Dieu créa l'enfer.

Adapté de "*In the Beginning*" de Michael Burlingame (Chalcedon Report, Juin 1992) par Claude Eon.



Une date à retenir :

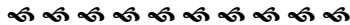
Colloque du CEP à Paris (Chevilly-la-Rue)
les 11 et 12 septembre 2004

« *Les interventions de Dieu dans l'Histoire* »

Parmi les conférenciers :

Pierre Rabischong, Claude Mahy, Benoît Neiss, Pierre Dequènes,
Adrien Bonnet de Viller, Dominique Tassot, Peter Wilders

Le programme détaillé et le formulaire d'inscription vous parviendront avec le prochain *Cep*.



Une profession de foi naturaliste¹

Père Emmanuel

Résumé : Curé d'une petite paroisse de l'Aube de 1849 à 1903, le P. Emmanuel reste un modèle d'intelligence pastorale par sa pensée claire et profonde à la fois. Sa critique de cette science naturaliste qui sous-tend la laïcisme contemporain, n'a rien perdu de sa justesse. Car le refus du surnaturel débouche sur le refus du principe de causalité et conduit à la négation de tout ce qui surpasse la matière et ainsi, paradoxalement, à une science qui devient une croyance intolérante.

À Paris, la ville-lumière, comme dit Victor Hugo, un homme non baptisé publie un journal appelé *La Justice*, dans lequel nous lisons naguère une déclaration de principes naturaliste, énoncée en ces termes :

« *Ce qui distingue la science de la religion, ce n'est point le dogme théologique, c'est la notion même du surnaturel.*

Les religions se querellent entre elles pour savoir s'il y a un seul Dieu ou plusieurs dieux... si les hommes ont des âmes... La science n'aborde pas de telles discussions. Tout ce qui échappe à l'observation ou à l'expérience lui est étranger. Elle tient en égale indifférence les conceptions du judaïsme, du catholicisme, du brahmanisme, du fétichisme, du déisme, du théisme, du spiritualisme et de toutes les théories qui reposent sur l'absolu et sur une pure hypothèse.

L'instruction laïque ne devant avoir pour base que la science... »

Nous nous permettrons d'examiner cette profession de foi.

« *Ce qui distingue la science de la religion, c'est la notion même du surnaturel.* » Si l'auteur avait voulu dire que la science est un bien de l'ordre naturel, et la religion un bien de l'ordre surnaturel, nous ne pourrions qu'applaudir à son langage. Mais sa pensée est loin de là, et, pour lui, la science est la science parce qu'elle rejette la notion du surnaturel. Et nous disons, nous, que cela n'est pas du tout scientifique. Nous voyons, en effet, la science agir de diverses manières sur les natures qui nous sont inférieures.

Tantôt l'homme décompose un corps, le transforme, le fait pour ainsi dire passer d'une nature en une autre. Tantôt, prenant un agent naturel, il le fait opérer d'une manière tout à fait extranaturelle pour le corps ainsi dominé par la science.

¹ Repris de la brochure *Le Naturalisme* (DMM, 1998, pp.24-31).

Est-il naturel au feu de conduire sur la terre les voitures, et sur la mer les navires?

Est-il naturel au fer de transmettre la pensée à des distances incommensurables avec une rapidité que rien n'égale sinon la foudre? Ne voyons-nous pas là une action humaine, réellement naturelle en l'homme, mais extranaturelle et dès lors quasi surnaturelle en la matière élevée par la science à une puissance qu'elle n'avait pas?

Et si l'homme exerce ainsi son pouvoir, en élevant, à la hauteur de la science, les natures qui lui sont inférieures, n'est-il pas logique d'admettre que Dieu peut exercer un pouvoir analogue sur sa créature, et élever l'homme à l'état surnaturel ?

La science a senti la puissance de cette raison d'analogie; aussi, craignant d'être amenée à reconnaître le surnaturel divin, si elle reconnaissait la nature divine, elle en est venue à nier l'existence de Dieu. Or, quand une fois on est entré dans la voie des négations, on va loin, nous en aurons bientôt la preuve.

Écoutons notre auteur : « *Les religions...* » Nous avons le regret d'être obligé de dire que ce mot n'est pas français. La religion est une, comme l'humanité, comme la vérité, comme Dieu lui-même. On ne dit pas plus les religions, qu'on ne dit les humanités, les dieux. Mais comme la vérité est une, et que l'erreur peut être multiple, on dit *les fausses religions* comme on dit *les faux dieux*. Passons.

« *Les religions se querellent entre elles pour savoir s'il y a un seul Dieu ou plusieurs dieux. La science n'aborde pas de telles discussions.* » Pourtant, de telles discussions sont très dignes d'un être raisonnable et raisonnant. Il n'y a pas d'effet sans cause; et à la vue des merveilles de la nature, il ne serait pas digne de la science de remonter à la cause de tout ce que nous voyons?

L'homme, qui ne s'est pas fait lui-même, n'agirait pas selon la science s'il cherchait à se raisonner son existence, à connaître la cause et la fin de son être? Il y a là, certes, une science que la science peut ne pas dédaigner.

Mais distinguons, il y a science et science. Il y a une science qui confesse qu'il y a une cause, une cause première, mais, dit-elle, cette cause nous échappe. En d'autres termes, nous apercevons bien la vérité, la vérité qui est Dieu, mais nous ne voulons pas de cette vérité.

Voilà bien la science du jour. Dieu lui fait peur, elle le nie. Sa négation n'est pas un acte de science, c'est un effet de la peur.

Mais la science vraie est sans peur et sans crainte. Grâce à la raison que Dieu nous a donnée, elle nous démontre l'existence et l'unité de Dieu, la distinction de

l'esprit et de la matière, la spiritualité de nos âmes. La science vraie jouit de ces vérités, et l'étude qu'elle fait de Dieu et de ses oeuvres lui montre que Dieu peut agir et agit effectivement sur notre nature, tantôt par une action qui laisse la nature dans l'ordre naturel, comme quand il nous donne la santé, la force, l'intelligence, tantôt par une action qui élève notre nature au-dessus d'elle-même, comme quand il nous donne la foi, la charité, la béatitude.

Tout cela est bien autrement scientifique que les négations de la science du jour. Mais étudions-la de plus près : « *Tout ce qui échappe à l'observation et à l'expérience lui est étranger.* » La science vraie emploie précisément ces deux grands moyens : l'expérience et l'observation. Elle observe qu'il n'y a pas d'effet sans cause, et dès lors, elle remonte à la cause première, qui est Dieu. Elle observe que les êtres créés sont contingents, et dès lors elle remonte à l'être nécessaire, qui est Dieu. Tout cela nous paraît scientifique au premier chef. D'autre part, l'expérience nous démontre l'impossibilité d'êtres qui se succèdent par génération sans qu'ils aient eu un commencement qui n'était pas la génération, et qui n'a pu être que la création. L'expérience vient encore nous démontrer le Créateur, qui est Dieu. Mais, pour notre auteur, l'observation intellectuelle n'existe pas. Pour lui il n'y a que l'observation matérialiste, positive, et après avoir nié Dieu, par peur, il lui faudra en venir à nier l'intelligence humaine.

C'est un pas en avant dans la voie des négations; la science matérialiste devra aller encore plus loin. Elle ira, et pour notre édification, nous l'y suivrons.

« *Elle [la science] tient en égale indifférence les conceptions du judaïsme, du catholicisme, du brahmanisme, du fétichisme, du déïsme, du théïsme, du spiritualisme et de toutes les théories qui reposent sur l'absolu et sur une pure hypothèse.* »

Remarquons tout d'abord que, seules, les conceptions du matérialisme ne sont pas tenues **en indifférence** par notre auteur.

Le matérialisme, pour lui, c'est la science. Son énumération est calculée à sa manière, elle est **scientifique**. Elle débute par le **judaïsme** et le **catholicisme**. Voilà qui est parfaitement bien, et conforme à la tradition de l'humanité. La vérité passe avant tout, et notre auteur n'a pas complètement perdu son patrimoine. Faisons la réflexion de Tertullien : « *Ô témoignage d'un esprit naturellement chrétien!* »

Notre auteur jette les yeux sur l'Asie, et dit : du **brahmanisme**, puis sur l'Afrique et l'Océanie et dit : **du fétichisme** ; c'est tout : le monde entier y a passé.

Il fait ensuite une synthèse philosophique, et revenant des régions de l'erreur aux pures lumières de la vérité, il dit : du **déïsme**, **du théïsme**, **du spiri-**

tualisme. C'est vraiment bien. Mais le faible arrive vite, il ajoute : **et de toutes les théories qui reposent sur l'absolu et sur une pure hypothèse.** Puisque notre auteur a de la philosophie, il doit comprendre qu'en niant l'**absolu**, il rend impossible le **relatif**. Et dès lors il n'y aura plus ni hommes, ni science, ni thèse, ni hypothèse.

Après avoir nié Dieu, il aurait fallu nier l'intelligence humaine, puis il aurait fallu nier tout. Le dernier mot de la science sera une négation complète. La science se sera creusé cette fosse, et sur sa tombe on écrira un point d'interrogation : Quoi ?

Il nous reste à goûter ce petit mot : « *L'instruction laïque ne devant avoir pour base que la science...* ». Nous voudrions bien savoir comment la science démontrera à un enfant que son père est son père, que sa mère est sa mère. « *Tout ce qui échappe à l'observation et à l'expérience lui est étranger.* »

Par quelles observations, par quelles expériences l'enfant arrivera-t-il à se démontrer son père, à se démontrer sa mère ? Jusqu'ici l'enfant apprenait à croire à son père et à sa mère comme il apprenait à croire en Dieu ; mais la science changera tout cela.

L'enfant va se trouver en face d'une pure hypothèse, d'un absolu inadmissible. Il ne pourra que s'établir en une égale indifférence, et décréter au nom de la science que son père n'est pas, que sa mère n'est pas, et qu'il est l'enfant de la nature, si tant est qu'il soit l'enfant de quelque chose.

Nous n'exagérons rien, car les conséquences monstrueuses de ce naturalisme impie sont admises par l'école qui veut l'abolition du mariage.

Terribles conséquences de la logique. Après avoir renié son Père qui est au ciel, il faut en venir à renier son père qui est sur la terre. Et voilà la profession de foi du naturalisme. C'est entendu !

Pour en savoir plus sur la vie et l'œuvre étonnante du P. Emmanuel, on pourra se reporter à l'ouvrage « *Le Père Emmanuel* », écrit par Dom Bernard Maréchaux (480 pages, Editions sainte Jeanne d'Arc, Les Guillots, F-18260 Villegenon, 25€+ port 4,8 €)

*

*

*

BIBLE

Les versets colériques du Coran *Théophile Desailles*

Présentation : Depuis le 11 septembre 2001, les ventes du Coran (en traductions) ont bondi. Mais ceux qui entendent ainsi connaître l'Islam sont vite dérouterés par les répétitions, le désordre et le faible contenu informatif qui caractérisent ce texte, comparé à la Bible. En rédigeant un « *Petit Guide du Coran* », Laurent Lagartempe a choisi une approche transversale en identifiant les thèmes qui se répètent de sourate en sourate, donc ceux qui agissent sur l'esprit des mahométans. On découvre alors qu'une masse considérable de versets (650 sur un total de 6235) sont des versets « colériques », appelant à insulter, excéner, réduire ou trucider les « *Kafirun* », les mécréants qui refusent de croire (bédouins, païens, juifs et chrétiens). Cet exemple montre l'intérêt d'une telle approche pour entrer dans la psychologie de ceux qui soumettent leur esprit au Coran.

Le désir courant chez beaucoup de nos contemporains cultivés, de connaître vraiment ce que sont les musulmans et leurs divers degrés d'Islamisme, se heurte à plusieurs difficultés dont il faut commencer par prendre la mesure pour mieux en surmonter l'obstacle. Inutile d'insister sur l'énorme pression désinformatrice, dont la permanente stratégie consiste à gommer systématiquement tout ce qui est à inscrire au débit de l'Islam historique ou contemporain, en chargeant l'Occident chrétien de turpitudes multiples dont serait accablé le monde musulman.

La vérité sur l'Islam figure bien quelque part dans le flot de tout ce qui se dit et s'écrit, mais elle y est si submergée de mensonges et de faux-semblants qu'il est difficile d'y voir vraiment clair, même pour les esprits les plus avertis. Or il existe un moyen simple et à la portée de tout un chacun, d'avoir accès direct à cette connaissance souhaitée, en évitant de se perdre dans le flot des informations médiatiques dont l'effet est de nous désinformer plutôt que de nous informer.

Ce moyen consiste à s'adresser directement au Coran, livre si fondamental et si vénéré des musulmans que de lui découlent, non seulement leur attitude religieuse, mais aussi leur philosophie de la vie, leur éthique, leurs mœurs et leur droit civil et pénal. Au point que connaître le Coran c'est connaître l'Islam.

Cette idée de chercher la vérité en allant directement au « fondamental » de l'Islam n'est pas originale. Une traduction du Coran figure dans la bibliothèque privée de beaucoup de nos contemporains cultivés. L'emballement des ventes de traductions du Coran après le 11 septembre, correspond à cette pertinente réaction du public. Il y eut même à propos de ce succès de librairie, une très intéressante réaction musulmane : une autorité bien connue, s'adressant au public français dans un article de la grande presse parisienne, s'est inquiété de ce regain d'intérêt, tentant de dissuader le public de s'intéresser d'aussi près au texte lui-même du livre « sacré », arguant du fait qu'il est hors de portée pour l'esprit occidental (sic) et qu'il est sage pour un non musulman de s'en tenir à ce qu'en disent les augures. Venant du clan qui précisément ne cherche qu'à donner le change, cette démarche confirme involontairement que le Coran lui-même donne la clé d'accès à tout ce que l'on s'ingénie à vouloir nous laisser ignorer. Il y a là un aveu indirect de la part des augures qu'en vérité l'Islam c'est l'islamisme et que l'islamisme c'est le Coran. Reportons donc toute notre attention sur le Coran.

Mais alors si toute vérité islamique est dans le Coran et si le Coran figure dans la bibliothèque de tout homme à la page, pourquoi le brouillard de désinformation n'arrive-t-il pas à se dissiper ?.. Tout simplement parce que les rares lecteurs venus à bout du livre entier n'arrivent pas à en saisir le sens, et que la plupart renoncent après quelques courageuses tentatives. Un lecteur ordinaire ne peut en effet atteindre à la moitié de la sourate II sans que le livre ne lui tombe des mains. Il a tout de suite l'impression d'un discours hermétique tant il paraît désordonné, paroxystique, à la limite délirant ; et quelques tests exploratoires plus avant dans le texte, ont vite fait de le persuader que, s'il y a un message tant soit peu clair à percevoir dans le livre, il est de toute façon hors de sa portée.

Manifestement le Coran est un livre obscur, mais d'un type d'obscurité qui lui est propre et dont il est possible de s'affranchir lorsqu'on a bien compris de quel ordre est la difficulté à surmonter. Nous ne sommes pas ici en présence d'un de ces textes orientaux prolifiques et nébuleux, genre Maharabhata, où se mêlent inextricablement, la poésie, la mystique, l'épopée...

Le Coran n'a rien à voir non plus avec l'un ou l'autre de ces textes gnostiques, prétentieux et chimériques, dont sont garnis les rayons des librairies ésotériques. Son texte tient en un peu plus de trois cent pages et ne se compose que de 6235 courts versets (au lieu des 200.000 vers de Maharabhata). Il n'y a donc aucune raison de ne pas arriver à en venir à bout, d'autant que rien dans les sujets traités n'est de l'ordre de l'abstraction intellectuelle ou spirituelle, au contraire tout y est extrêmement concret.

Or la difficulté qu'oppose le livre tient en une phrase : par sa composition ou plutôt sa non-composition, le livre s'identifie à un puzzle désassemblé. Les 6235 versets s'étalent dans l'ouvrage comme les pièces d'un puzzle, éparses sur une table en attente de recomposition de l'image globale sous-jacente à l'état désordonné. Il suffit de recenser les pièces et de les regrouper par classes d'affinité pour faire émerger le vrai visage du Coran et percevoir en toute clarté ce qu'il dit vraiment. On découvre alors ceci : autant l'étal désordonné des pièces paraît incohérent, autant l'image obtenue après assemblage est cohérente, d'une cohérence aussi forte que celle que nous percevons dans la mentalité musulmane ; ce qui n'est pas fait pour surprendre puisque justement c'est le Coran qui commande et détermine ce que sont les musulmans.

L'examen attentif de la seule sourate II suffit à démontrer ce caractère foncièrement désordonné et répétitif du Coran. On peut distinguer dans la suite des 280 versets de cette sourate, 23 séquences de discours se succédant sans transition ni logique :

Sourate II – « La Vache » : diatribes 1 - 20 ; apologie 21 – 26 ; diatribes 27 - 29 ; Torah 30 - 39 ; juifs 40 - 48 ; Torah 49 - 73 ; juifs 74 -86 ; christianisme 87 - 91 ; juifs 92 - 104 ; musulmans entre juifs et chrétiens 105 - 162 ; apologie 162 -164 ; diatribes 165 - 171 ; sharia 172 - 189 ; djihad 190 - 195 ; sharia 196 - 200 ; diatribes 201 - 215 ; djihad 216 - 218 ; sharia 219 - 242 ; Torah 243 -252 ; apologie 254 - 260 ; christianisme 261 - 281 ; sharia 282 – 286.

Comme on peut le constater, ces 23 séquences de discours se récapitulent en une dizaine de thèmes répétés au moins deux fois dans le courant de la sourate. L'approche analytique étendue à la suite du texte montre que les sourates suivantes présentent elles-aussi ce caractère déstructuré, et qu'on y retrouve ces mêmes thèmes traités de la même façon en séquences désordonnées se succédant sans transition. Ayant établi ce constat, la marche à suivre pour recomposer le puzzle est simple (mais laborieuse) : arrêter une liste limitée de thèmes principaux, repérer dans le livre les séquences de chaque sourate se rapportant respectivement à chacun des thèmes et construire le tableau de cette répartition croisée. Cette analyse logique qui aboutit à récapituler tout ce qui est dit dans le livre entier sur chacun des thèmes retenus, permet de travailler ensuite commodément sur chaque thème pour faire émerger ce qu'en dit vraiment le Coran. On s'aperçoit alors que l'ensemble du texte consacré à chaque thème dans tout le livre est lui-même chargé de répétitions, au point qu'un condensé de la moitié ou du tiers suffirait à l'exprimer complètement.

Ces répétitions ne manquent toutefois pas d'intérêt. A priori encombrantes et fastidieuses, elles ont pour inconvénient de lasser le lecteur et de le laisser perplexe, mais elles sont finalement ce qui permet d'aboutir à ce que l'on recherche, à savoir une perception claire et complète du message Coranique, car dans ce cas précis du Coran, **répétition vaut validation**. En ce qui concerne par exemple le thème consacré à Moïse, les répétitions auxquelles il donne lieu font ressortir, par référence au récit biblique, ce que le Coran en retient, en omet ou en modifie ; elles soulignent la forme particulière et le caractère de la version qu'il en produit, et finalement le sens qu'il lui donne dans le cadre du message global qu'il proclame.

Entre autres omissions significatives, il apparaît clairement que l'on ne trouve trace dans les séquences se rapportant à Moïse ni de la Pâque, ni des approches ou de l'arrivée en Terre Promise, qui pour les Israélites sont les moments clé de leur religiosité, les actes fondateurs de l'Alliance, de la Promesse et de l'Élection dont « Le Livre » (c'est-à-dire ici la Bible) les dit bénéficiaires. Les mythes fondateurs sont ce qui fait encore défaut à la nouvelle religion, ce dont elle aspire à faire l'emprunt aux religions du Livre, sans encore l'affirmer trop ouvertement, d'où le silence observé sur ces prérogatives impressionnantes des grands anciens. Plus étonnant encore, le silence presque complet sur les Dix Commandements, message divin absolument fondamental pour les chrétiens comme pour les juifs, qui ne semble pas avoir beaucoup retenu l'attention des musulmans.

Les séquences du Coran empruntées à l'Exode sont parfois assorties d'ajouts intéressants à analyser. Ainsi de l'importance donnée à un violent affrontement entre Abraham et son père lors de son départ de Chaldée, épisode absent de l'Exode et probablement emprunté aux écrits juifs. Le père menace le fils de le lapider s'il continue à vouloir le faire renoncer à son paganisme, et Abraham brise les idoles avant de partir. L'insistance donnée, dans le « Recueil », à cet épisode ajouté, s'inscrit dans la stratégie de persuasion des premiers « imam » consistant à mettre en scène un « croyant sincère » affronté à sa famille ou à son « peuple rebelle », déformation systématique du caractère de tous les patriarches cités dans le Coran dans une version intransigeante et colérique qui n'est pas celle qui émane du texte de l'Exode. Le profil biblique d'Abraham est celui d'un chef nomade puissant, habile à gérer ses troupeaux et

à protéger son clan, plus que celui d'un prédicateur ardent, en butte à l'hostilité de son entourage. Il fait preuve de générosité plus que d'intransigeance lorsqu'il plaide l'indulgence de Dieu en faveur de Sodome, de ruse plus que d'emportements. Le Coran en fait un personnage emporté, incompris de son peuple et furieux de l'être.

On s'aperçoit finalement que, sauf exception, tout récit emprunté à des écrits antérieurs à l'Islam (et le Coran n'est composé que de tels emprunts) appartient au style colérique qui imprègne en réalité l'ouvrage entier. Le nombre des versets colériques repérables est au bas mot de 550 pour l'ensemble du livre, auxquels s'ajoutent une centaine d'autres versets moins outranciers, mais plutôt désobligeants pour ceux auxquels ils s'adressent.

Ces quelque 650 versets plus ou moins colériques conduisent au ratio global de 10% des 6235 versets du livre et de 1,8 en moyenne par page de texte (350 pages). Une telle fréquence confère au livre son caractère très particulier d'ouvrage d'intense et violente propagande. La seule sourate II en comporte plus de 40 : *Ils sont dignes des pires insultes : ils sont comme des singes que l'on rejette* (65) ; *comme des bêtes* (171), *stupides* (13), *aveugles* (18), *à humilier* (61), *sans recours* (270). Voués à la malédiction de Dieu (88 ; 159 ; 161), *à la colère de Dieu* (61), *à la haine de Dieu* (98), *à la colère du Ciel* (59). *Chassez-les, combattez-les, tuez-les* (191 ; 194 ; 244), *Appliquez-leur la loi du talion* (178 ; 179). Et l'inépuisable faconde islamique en matière d'insulte et de haine à l'égard de tout ce qui n'est pas musulman, se donne cours de façon absolument débridée dans tout le reste du livre :

Qu'ils meurent de rage (III 119), *soient taillés en pièces* (III 127), *détruits* (III 141) ; *jetez l'effroi dans leur cœur* (III 151), *combattez les clients de Satan* (IV 76), *saisissez-les, tuez-les où que vous les trouviez* (IV 89-91), *leur salaire sera d'être tués ou crucifiés ou d'avoir une main et le pied opposé coupés* (V 33), *coupez la main du voleur ou de la voleuse* (V 38) ; *âme pour âme, oeil pour oeil, nez pour nez, oreille pour oreille, dent pour dent, le talion pour les blessures* (V 45).

Ces aimables apostrophes sont, dans le texte, souvent ciblées spécifiquement sur l'une ou l'autre des différentes catégories de non musulmans auxquels s'adresse le Coran : bédouins, païens, juifs, chrétiens... En réalité il n'y a pas à en faire le détail, car ces diverses catégories n'en font qu'une aux regards de l'Islam : tous appartiennent à l'uniforme et universelle catégorie des *kafirun*, dont Denise Masson donne la définition suivante :

« Il s'agit non seulement de l'attitude négative de ceux qui n'ont pas la foi, mais d'une incroyance voulue, coupable, une ingratitude à l'égard de Dieu... un refus de croire, qui constitue le péché inexpiable en cette vie et dans l'autre ; le péché qui entraîne forcément la damnation. Al kâfirûn sont donc, à la fois... les incroyants, les infidèles, les impies, les renégats, coupables des plus grands crimes. »

Ce mot *kafir* est fondamental dans le discours coranique, puisqu'il sert à distinguer on ne peut plus nettement les musulmans des non-musulmans, et que le couple de contraires qu'il détermine s'identifie à ces autres couples de contraires d'esprit manichéen : bien-mal, fidèle-infidèle, aimé-réprouvé de Dieu, sauvé-damné... Or il se trouve que les traducteurs en atténuent l'ostracisme en le traduisant par « incrédule » ou « incroyant », plus rarement par « mécréant », ce qui est encore bien faible eu égard à la définition qu'en donne Denise Masson. « Maudit » ou, selon l'usage plus courant du vulgaire, « chien de païen » seraient des traductions plus conformes au sens du texte dans sa version arabe originelle. D'une façon générale le ton du livre est si paroxystique que chacun s'emploie de diverses façons à en atténuer la violence : glissements de sens par un subtil choix entre des mots ou des expressions synonymiques, enrobage de versets par des ajouts bienveillants...

C'est pourquoi la première partie de l'ouvrage de Laurent Lagartempe « *Petit Guide du Coran* »¹, intitulée « Itinéraire des mots », passe en revue quelques-uns de ces procédés d'altération du sens par la manipulation pseudo-synonymique. L'effet d'altération joue d'ailleurs dans les deux sens : atténuation de sens lorsqu'il s'agit d'occulter la violence, amplification de sens lorsqu'il s'agit par exemple d'aller complaisamment au devant de la légende mahométane.

Cette deuxième façon d'altérer le sens vrai du texte original s'exerce constamment à propos de mots essentiels comme « prophète », « Coran »... et bien entendu Mahomet, qui est complètement absent du Coran, mais qui figure abusivement comme intitulé de la sourate XLVII (les intitulés de sourate sont des ajouts décalés de plusieurs siècles par rapport au texte premier) et dont on

¹ Laurent Lagartempe, *Petit Guide du Coran*, Ed. de Paris, 2003, 25€

(+ port 5,33€)

ne trouve trace qu'à cinq reprises sous la forme *hmd* qui n'est ni un substantif ni un générique, mais un simple qualificatif emprunté à l'hébreux.

L'ouvrage comporte trois autres parties :

Itinéraire des thèmes : Présentation et commentaires du tableau de répartition des 6235 versets par sourates et par thèmes ; analyse et commentaires détaillés de chacun de ces thèmes.

Itinéraire des valeurs : Cette partie reprend d'une façon synthétique les éléments d'interprétation révélés par les approches analytiques de la partie précédente. L'auteur ne prétend pas à l'originalité en ce domaine plus fondamental et plus subjectif de la discussion sur les valeurs. Sa constante référence est celle de « *Judaïsme, christianisme et Islam* » du regretté Père Antoine Moussali, dont il avait reçu l'autorisation et les encouragements.

Itinéraire des origines : Cette partie récapitule les apports les plus récents en matière d'histoire et de critique historique sur les origines religieuses et guerrières de l'Islam. Le Coran lui-même contient des éléments utiles à la compréhension de ces origines, que son obscurité de présentation dissimule, et que l'analyse par thèmes de la deuxième partie permet de percevoir. Les recherches se poursuivent, mais le scénario des origines commence à émerger de façon assez précise dans l'esprit des spécialistes. Laurent Lagartempe en donne une version éclairante en fin d'ouvrage.

* * * * *

REGARD SUR LA CREATION

"Car, depuis la création du monde, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil nu quand on Le considère dans ses ouvrages." (Romains, 1 : 20)

Papillons et teignes conçus de façon raffinée¹ ***R. Cambridge***

Résumé : Les métamorphoses des lépidoptères sont bien connues : de l'œuf à la chenille, puis à la chrysalide et au papillon. A chaque stade le corps manifeste un plan tout différent, préadapté à un mode et vie et à un environnement précis. Ainsi la larve a des mandibules, dont le papillon serait encombré. Et la chrysalide, à l'abri dans son cocon, n'a d'autre fonction que de se liquéfier pour se réorganiser en papillon. Or le cycle vital doit être opérationnel dans son entier dès la première génération, les gènes comportant donc **dès l'origine** toutes les instructions nécessaires aux différentes phases. Il y a là une objection majeure contre une évolution graduelle.

Les lépidoptères -les papillons et les teignes- composent l'un des ordres le plus varié d'organismes vivants sur cette planète. Environ 165 000 espèces ont déjà été dénombrées² et il en reste peut-être autant à identifier. On les trouve sur tous les continents, du niveau de la mer jusqu'aux hautes montagnes, et dans des climats allant du froid glacial des steppes sibériennes à la chaleur humide des forêts tropicales.

La plupart des espèces sont terrestres, mais certaines sont en grande partie aquatiques, les larves se nourrissant d'élodées, et dans au moins un cas, la

¹ Traduit du *Pamphlet 348* (Creation Science Movement, PO Box 888, Portsmouth P062YD, UK), par Claude Eon.

² Robinson, G.S. et div., 1994, *Smaller Moths of South-East Asia*, pp.1-309. the Natural History Museum, London.

femelle adulte vit sous l'eau³. Ce n'est que dans les milieux vraiment marins que les lépidoptères sont virtuellement absents.

À cause des dessins magnifiques et raffinés de leurs ailes, les lépidoptères sont peut-être les plus familiers de tous les insectes et le cycle de leur vie est bien connu. Les œufs sont généralement déposés sur une plante que la chenille juste éclosée utilisera comme nourriture. Après une croissance ponctuée de plusieurs mues, la larve se change en chrysalide. Elle se repose alors pendant que son corps se réorganise. Le papillon, ou la teigne, adulte émerge de l'enveloppe nymphale, étire ses ailes molles et fripées et après qu'elles aient séché et durci, prend l'air pour chercher un partenaire et recommencer le cycle.

Les changements sont nécessairement programmés.

La larve est ainsi le stade du cycle vital consacré à l'alimentation et à la croissance, alors que l'adulte est le stade consacré à la dispersion et à la reproduction. Pour servir à des fonctions si éloignées, le plan du corps est extrêmement différent à chacun des deux stades. La chrysalide est remarquable en ce qu'elle "comble l'intervalle" entre eux.

La larve a typiquement une tête en forme de capsule avec une forte mâchoire, trois paires de véritables pattes et plusieurs pseudo-pattes, elle peut être camouflée par divers dessins et formes colorés ou couverte de touffes de poils protecteurs. Tout cela est perdu lorsque la larve se change en une fragile chrysalide sédentaire, habituellement enfermée dans un cocon, où ses tissus internes sont largement liquéfiés puis reformés. Cette étonnante transformation soulève la question : comment aurait-elle pu évoluer ? L'évolution est censée se produire par de petites mutations cumulatives sur de très longues durées.

Mais pour que la larve se transforme avec succès en adulte, il faut un nombre énorme de changements soigneusement contrôlés, programmés dans ses gènes et activés au bon moment, **tout cela en une seule génération.**

Quel avantage aurait une larve à acquérir par évolution la possibilité de se transformer en chrysalide puis d'en rester là ? Ou pour la chrysalide de pouvoir réduire son corps à une "soupe", sans avoir les gènes pour diriger la formation de l'adulte ?

Et comment l'évolution aurait-elle pu obtenir par pur hasard une telle extraordinaire différence de plan avec celui du corps adulte ? Non, cet

³ *Acentria ephemerella*, le crambe d'eau. Histoire de sa vie, résumée dans Goater, B. 1986, *British Pyralid Moths – A Guide to their Identification*, pp.1-175, Harley Books, Colchester, England.

ensemble extrêmement complexe de changements, et l'information génétique qui le dirige, signalent un projet délibéré.

Rien ne marche si tout ne marche pas.

Les lépidoptères montrent bien des exemples de concepts ingénieux. Prenons le cas de la *Cerura vinula*, la mite "minou", ainsi appelée à cause de ses écailles blanches épaisses rappelant la fourrure d'un chat. Avant que la larve ne se change en chrysalide elle mâche des morceaux d'écorce qu'elle mélange avec de la soie pour former un cocon extrêmement dur, solide et bien camouflé. Mais elle fait une extrémité du cocon plus fine que l'autre. Lorsqu'elle devient chrysalide à l'intérieur du cocon, sa tête comporte une protubérance robuste en forme de quille. Lorsque la mite est prête à sortir de son enveloppe, cet appendice est enfoncé dans la partie fine du cocon pour le briser. La mite émerge alors de l'enveloppe nymphale et crache un fluide qui amollit suffisamment le cocon fragilisé et lui permet de s'échapper⁴. Les aptitudes de la larve, de la chrysalide et de l'adulte – chacune d'elles contrôlée par différents jeux de gènes – travaillent ainsi à l'unisson pour obtenir un résultat essentiel à la poursuite du cycle vital. On ne peut attendre des millions d'années d'évolution supposée : la mite minou doit disposer de toutes ses facultés pleinement développées en une seule génération, afin de survivre.

Prouesses d'ingénierie.

Les larves de nombreuses espèces de lépidoptères ont la capacité étonnante de modifier leur environnement immédiat: elles roulent une feuille de leur plante nourricière et en forment un tube dans lequel elles se nourrissent, bien cachées des prédateurs.

À l'intérieur du tube, le micro-climat est non seulement mieux approprié à la larve, mais la moindre luminosité empêche les cellules de la feuille de produire des substances qui lui sont désagréables⁵. Comment alors une petite larve peut-elle manipuler une feuille des centaines de fois plus grande qu'elle ? C'est comme si un homme manœuvrait un objet long de 30 mètres et pesant près de 11 tonnes ! La larve du *Caloptilia serotinella*, la mite rouleuse de la feuille du cerisier, y parvient en utilisant les propriétés spéciales de la soie

⁴ South, R., 1972 (new ed.), *The Moths of the British Isles*, ser. I, pp 1-427. F. Warne & Co., London.

⁵ Fitzgerald, T.D., 1995, Caterpillars Roll their Own, *Natural History* 4 : 30-37.

qu'elle file. Commençant près de la pointe de la feuille de cerisier, elle pose des centaines de petits brins de soie tout en les étirant légèrement. Les propriétés élastiques de ces nombreux fils donnent une force combinée beaucoup plus grande que celle que la larve à elle seule pourrait développer. De plus, la larve grignote périodiquement une partie de la nervure centrale de la feuille, ce qui l'affaiblit et facilite l'enroulement.

Le résultat obtenu par la larve dépend ainsi de l'action combinée de plusieurs facteurs: la soie doit avoir des propriétés élastiques particulières; le processus doit partir d'un point précis; les brins de soie doivent être posés de telle sorte qu'ils travaillent à l'unisson et non en compétition, et la feuille doit être affaiblie en des lieux précis pour faciliter le processus. Celui-ci porte la marque d'un dessein minutieux ayant en vue un résultat avantageux ; mais comment une larve sans intelligence aurait-elle pu le concevoir ou en comprendre le but final ?

Trésors mangés par les mites.

Toutes les larves de lépidoptères ne se nourrissent pas de plantes vertes. La famille des Tinéidés comprend ainsi les mites, telles que la *Tinea pellionella* et la *Tineola bisselliella*. Ces espèces se distinguent en se nourrissant de substances souillées faites de kératine, telles que la laine, la fourrure, les poils, la peau et la corne.

Pour digérer ces substances, les larves possèdent des enzymes pouvant briser les liaisons croisées des polypeptides de la kératine. Ces enzymes ne se trouvent pas dans les larves des autres familles de lépidoptères. Alors comment se fait-il que les Tinéidés en possèdent, et comment ont-elles surgi ? L'enzyme est un exemple de complexité irréductible. Elle est très spécifique dans sa forme chimique et dans son action; une enzyme partielle ne fonctionnera pas et ne pourra donner aucun avantage à la larve. Pour que la larve se nourrisse avec succès de kératine, elle aurait dû acquérir les gènes responsables de la fabrication d'une enzyme complexe et complète d'un seul coup.

Chenilles tueuses.

La larve du papillon australien *Liphyra brassolis* adopte aussi un régime spécial: elle se nourrit des larves de la fourmi verte arboricole *Oecophylla*

smaragdina. C'est donc un envahisseur extrêmement importun dans le nid de ces féroces fourmis et, pour y survivre en complétant son cycle vital, elle doit posséder des défenses extraordinaires à leur rencontre. La larve est très plate et blindée par une carapace extérieure ovale, dure et solide⁶⁻⁷. À la différence de la plupart des lépidoptères, lorsque la larve devient chrysalide elle ne se débarrasse pas de sa peau larvaire, mais s'y transforme pour en conserver la protection.

Lorsque le papillon émerge, il est couvert d'une épaisse couche d'écailles blanches non fixées qui le protègent contre les fourmis pendant qu'il sort du nid. Les écailles restantes sont perdues pendant le vol. Il est clair que ces protections doivent toutes être en place, complètement formées, pour que le papillon survive.

Emblème de la théorie de l'Évolution.

Dans le passé, les évolutionnistes ont essayé d'utiliser la Phalène du bouleau, *Biston betularia*, comme exemple d'évolution en action. Ce papillon est typiquement blanc avec quelques lignes sombres et un saupoudrage de taches noires, mais on trouve parfois des individus partiellement ou totalement noirs. Le type noir devint beaucoup plus fréquent pendant une période et dans certains endroits du Royaume Uni où la pollution noircissait les troncs des arbres. On prétendit que les papillons se reposent sur le tronc des arbres, où les oiseaux pouvaient facilement repérer leur couleur typique contre l'arrière-plan sombre, alors que les individus noirs avaient un avantage sélectif. Au contraire, sur les troncs non pollués, la couleur typique donnait un bon camouflage sur les lichens clairs alors que les individus noirs étaient très visibles. Des études récentes ont montré que tout ceci n'est qu'une charmante fable. Tout d'abord, la Phalène du bouleau ne se repose pas normalement sur les arbres. Ensuite, aux USA, un changement dans la fréquence des différents types de ce papillon s'est produit *en l'absence* de changement perceptible des lichens locaux.⁸ Le changement de fréquence des types du papillon semble plutôt corrélé avec les changements de concentration de dioxyde de soufre de l'atmosphère. Jusqu'à ce jour la Phalène du bouleau reste la Phalène du bouleau, capable d'un degré de

⁶ D'Abbrera, B. .1990, *Butterflies of the Australian Region*, pp. 1-416. Hill House, Melbourne & London.

⁷ Murawski, D.A., 2003, Killer Caterpillars, *National Geographic*, June 2003: 100-111.

⁸ Grant, B.S., Owen, D.F. & Clarke, C.A., 1996, Parallel Rise and Fall of Melanic Peppered Moths in America and Britain, *Journal of Heredity* 87: 351-357.

variation pour s'adapter à différents environnements, mais toujours la même espèce, *Biston betularia*⁹.

Trésors à l'abri des mites.

Il en surprendra peut-être certains d'apprendre que les lépidoptères sont mentionnés dans la Bible. Jésus Christ, le Fils de Dieu, a enseigné à ses disciples: "*Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les mites et la rouille rongent, où les voleurs percent les murs et dérobent. Mais amassez vous des trésors dans le ciel, où ni les mites ni la rouille ne rongent, et où les voleurs ne percent pas les murs ni ne dérobent.*" (Matt.6: 19-21)

Le cycle de l'œuf à la chenille, à la chrysalide, au papillon, puis à l'œuf, avec les complexités irréductibles de ses bio-molécules, ne pouvait pas évoluer graduellement. Tout à son sujet, depuis les gênes et changements de gênes, jusqu'aux formes et au comportement, crie au dessein divin.

⁹ Ndlr. Il faut ajouter que les oiseaux attrapent les papillons en vol, et non au repos.

COURRIER DES LECTEURS

De Madame P.G. (Ardennes)

« Un apiculteur de mes connaissances vient de faire une visite privée au Museum d'Histoire Naturelle. Dans une circulaire à ses clients il écrit : Ce qui m'a le plus interpellé, lors de cette visite, ce sont les insectes prisonniers dans l'ambre. Une abeille de type « domestique » retrouvée il y a peu dans l'ambre de la Baltique aurait plus de 40 millions d'années !...Ca donne le vertige, n'est-ce pas ? Or cette abeille est identique aux abeilles actuelles. Autrement dit, les abeilles auraient peu évolué. Ceci ne veut pas dire que l'abeille d'aujourd'hui reste un animal « préhistorique », mais plutôt que l'abeille était déjà l'insecte parfait il y a 40 millions d'années...,qui n'a donc pas eu besoin d'évoluer. »

Or le même raisonnement conduisant à la non-évolution des animaux parfaits peut être étendu à toutes les espèces ! Le « besoin d'évoluer » n'existe que dans l'imagination humaine. Il faudra bien cesser un jour de tout regarder à travers le prisme déformant de la théorie de l'évolution.... »

De Monsieur J.B. (Ile-de-France)

« Il me semble que qui peut le plus (le CEP avec la vision biblique du monde) peut le moins (le dialogue avec les autres scientifiques). On ne renverse pas l'histoire des idées d'un revers de main, et le dialogue est bien davantage possible qu'on ne le pense. Mais là aussi, sans subir la pression du scientisme (je crois que c'est un des objectifs du CEP), il faudrait aussi dire ce que l'on peut accepter dans les sciences. Actuellement en Europe existent des scientifiques bien décidés à faire valoir les droits d'une vraie métaphysique. Je ne manque donc pas à l'occasion de parler du CEP. »

De Madame E.M. (Côte d'Or)

« Votre revue me paraît particulièrement bien adaptée à notre temps marqué par un scientisme blasé, un matérialisme à toute épreuve et une libéralisation quasi totale des mœurs . Il me semble que Le Cep a pour tâche :

-de montrer que la science humaine dépend nécessairement de la Révélation ; car seul Dieu, qui est Voie,Vérité et Vie, peut nous la donner pour la faire servir à notre bien.

-de redresser la « vérité scientifique » officielle. Il est important d'apprendre les résultats de chercheurs indépendants sincères, inconnus ou occultés, qui divergent des thèses admises, même si leurs conclusions peuvent elles aussi se voir dépassées un jour.

-de réveiller les consciences ; en donnant des points de repères, porter à une réflexion personnelle ceux qui n'ont pas ou ne prennent pas le temps de se poser des questions face à certains sujets d'actualité. »

Humblement, tous les jours
Ghislain Van Houtte

Quand on songe à poser des actes d'envergure,
On risque d'atteler sa monture à rebours
Si l'on néglige ceux que l'existence obscure
Nous offre d'accomplir humblement tous les jours.

Sous le soleil de Dieu, marchons, l'âme sereine,
Jetant notre blé d'or en terre, à pleine main,
Sans trêve et sans compter, songeant que chaque graine
S'apprête à nous donner un épi blond, demain !

Sachons donc regarder, sans leur porter envie,
Le fêtard s'étourdir et l'avare amasser ;
Nul ne savoure, au fond, les douceurs de la vie
S'il n'a pas su, d'abord, apprendre à s'en passer.

*

*

*

Nos membres publient

La Passion de Jésus, par le Dr Jean-Maurice Clercq

« Jésus-Christ, son Fils, Notre seigneur, a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli... » (Symbole des Apôtres).

Aujourd'hui, les progrès de l'exégèse, et le retour à une lecture rigoureuse des Evangiles, comme les travaux scientifiques et les progrès de la médecine appliqués aux grandes reliques de la Passion – en particulier le Linceul de Turin et Suaire d'Oviedo – permettent de se faire une idée plus juste du déroulement de la Passion et de la mort de Jésus.

Le Suaire est ce linge taché de sang qui aurait été posé sur la tête de Jésus mort et qui a été retrouvé dans le sépulcre. Il est à Oviedo, en Espagne depuis le VII^{ème} siècle et a fait l'objet, récemment d'études scientifiques.

Le Linceul de Turin est le linge mortuaire qui a entouré le corps mort de Jésus dans le tombeau jusqu'à la Résurrection. La cohérence parfaite de ces deux reliques avec le témoignage des Evangiles, est frappante et apporte « un témoignage sur le témoignage » ainsi qu'une « surinformation » en données scientifiques qui échappaient totalement aux connaissances de l'époque sur l'événement de la Passion. L'étude pluridisciplinaire historique, scientifique et médicale, dont ce livre esquisse la synthèse, permet de reconstituer le parcours de souffrance physique et morale de Jésus, de Gethsémani au Sépulcre. A l'examen, il apparaît qu'aucun homme n'aurait pu supporter physiquement sans défaillance majeure, et jusqu'au bout, cette épreuve véritablement surhumaine.

Les connaissances scientifiques actuelles nous obligent aussi à reconnaître que celui qui s'appelait lui-même « le Fils de l'Homme », ayant assumé librement un supplice qui dans son enchaînement est le sommet de la souffrance humaine, est bien « l'Homme véritable », qu'il a bien vécu notre condition d'homme en toutes choses... et qu'il peut bien dire à chaque homme, et pour l'éternité :

« *Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimé* »

Le livre « *La Passion de Jésus* », vous permet de faire le point de tous les acquis scientifiques extraordinaires découverts jusqu'à ce jour sur le Linceul de Turin et le Suaire d'Oviedo, et aussi de découvrir les dessous de ce que l'on a appelé la forfaiture de la fausse datation du Linceul de Turin par le Carbone 14 (qui n'ont jamais été publiés). Vous pourrez aussi découvrir l'existence d'autres reliques de Jésus, et enfin prendre connaissance des derniers acquis médicaux sur la Passion et vous replonger dans sa reconstitution avec toute l'explication détaillée de son déroulement.

L'auteur est membre du Conseil scientifique du CIELT (Centre International d'Etudes sur le Linceul de Turin). Auteur d'ouvrages et conférencier sur le sujet, il possède une profonde connaissance sur la Passion du Christ à travers les reliques ainsi que par les apports médico-légistes qu'il a approfondis pendant plusieurs années en collaboration avec des spécialistes de différentes disciplines.

Le Dr Jean-Maurice Clercq est aussi le président de la Fraternité Catholique Eurafricaine, et à ce titre, l'ouvrage « *La Passion de Jésus* » est vendu au profit de cette oeuvre.

A commander à : Fraternité Catholique Eurafricaine
La Commanderie 28240 MONTIREAU
Prix 22 €(+ port 3 €)
